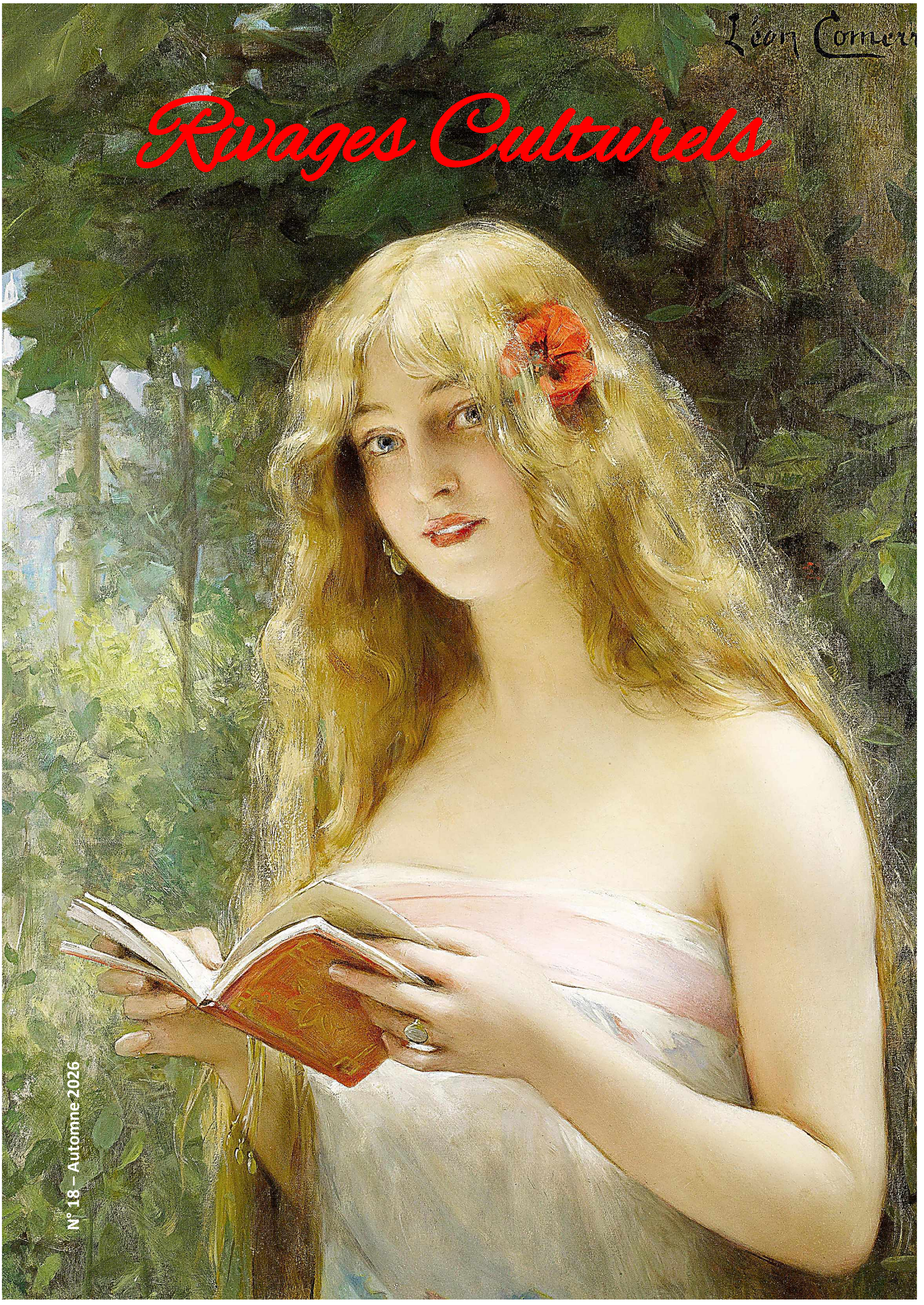
Rivages Culturels



N° 18 – Automne 2026


GrandPalais
du 23 septembre 26 au 17 janvier 27
Cezanne
et nous
Etel Adnan
Peter Doig
Paul Gauguin
Henri Matisse
Joan Mitchell
Piet Mondrian
Pablo Picasso
Bridget Riley
...
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité
CHANEL
GRAND MÉCÈNE DU GRAND PALAIS
All ACCOR
NATIXIS
Pernod Ricard
Mécénat
PARIS AÉROPORT
Le Parisien
Le Point
MilK DÉCORATION
TC
france.tv
inter

Rivages Culturels
Peinture et poésie



Édito
Catherine POULAIN ABOU HAYDAR
Directrice de la publication
Contact : rivagesculturels@gmail.com

Chères lectrices, chers lecteurs. Nous sommes ravis de vous présenter les artistes peintres et les poètes contemporains qui nous ont fait l'honneur d'accepter notre invitation et de participer à ce nouveau numéro. Vous y trouverez également une large sélection d'événements consacrés à la peinture et à la poésie. La demeure parisienne de Victor Hugo accueille une exposition sur les liens entre l'écriture de l'auteur et l'architecture. Brasileiras, publié aux Éditions des femmes – Antoinette Fouque, réunit les voix de femmes écrivaines, poètes et artistes brésiliennes confrontées à la dictature et à la répression des années 1970. Matisse, Van Gogh, Delacroix, Cézanne ou encore Tintoret sont aussi au rendez-vous, tout comme Fernando Pessoa, Jean Cayrol, Denis Lavant et tant d'autres. De nombreuses manifestations consacrées à la peinture et à la poésie complètent ce programme.
Expositions, publications et rencontres diverses ont été sélectionnées par l'équipe de Rivages Culturels pour le numéro de cet automne. Bonne lecture à toutes et à tous.



Coordination éditoriale :
Toufik ABOU HAYDAR

Revue trimestrielle (SIREN : 912042231) basée à Courbevoie, imprimée en France et distribuée gratuitement (salons, expositions, galeries d'art, événements culturels…).

Couverture : Léon François Comerre (Page 50)

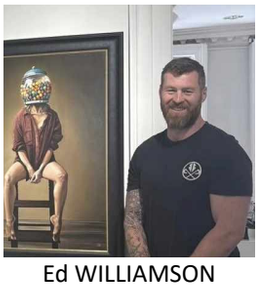
www.rivagesculturels.com
Rivages Culturels
@rivagesculturels



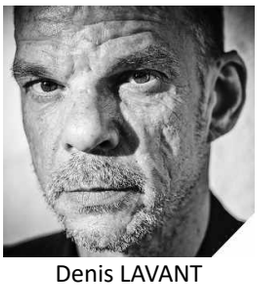
Wouter VAN DER VEEN



Guiomar de GRAMMONT



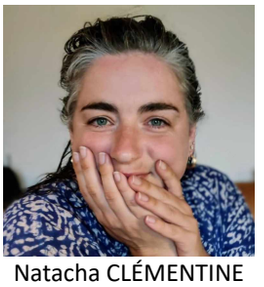
Ed WILLIAMSON



Denis LAVANT



Henri SACCHI



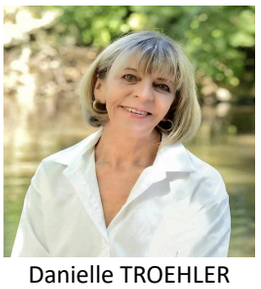
Natacha CLÉMENTINE



Christiane TACUSSEL



Jénia BERKOVITCH



Danielle TROEHLER



Frédérique RAMOS



Fleur BUGARA



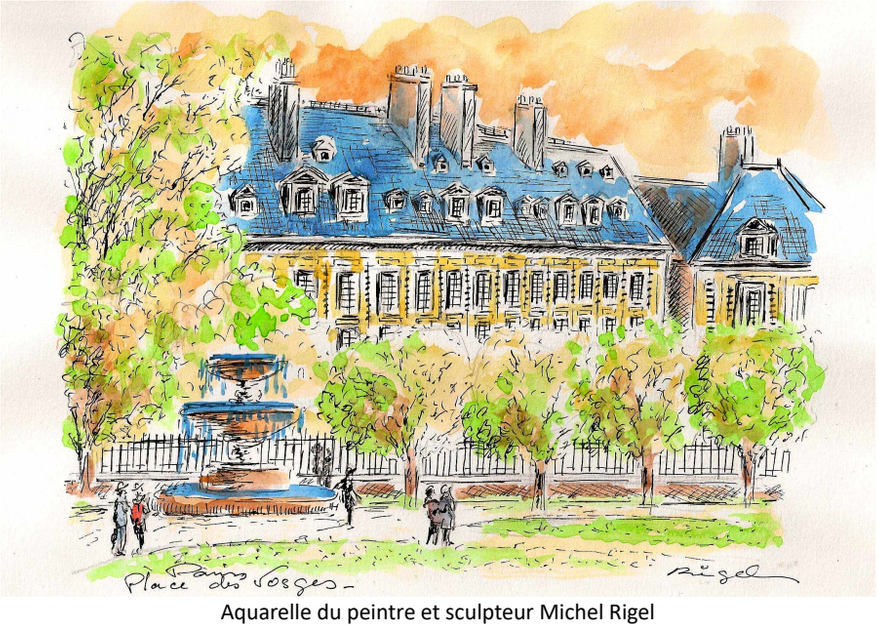
Jamila ABITAR

Place des Vosges, dans le Marais, aux sources de la plume de Victor Hugo

Les fracas des marteaux, des clous et des meubles que l'on déplace s'apprêtent enfin à se taire, après huit jours de remue-ménage incessant, devant l'un des trente-six pavillons qui bordent la place Royale. Numéro 6. Victor Hugo et sa famille s'y installent. Cet espace carré, conçu sous Henri IV au début du XVIIe siècle pour former l'une des premières grandes places structurées de Paris, portera bientôt le nom de place des Vosges.

Nous sommes en octobre 1832. J'imagine parfaitement la scène. Les dernières charrettes s'éloignent et disparaissent par la grande arche voûtée du pavillon du Roi, qui relie la place à la rue Saint-Antoine et s'ouvre sous les arcades. Avec elles s'effacent peu à peu les chevaux, les ouvriers et les porteurs qui ont accompagné ces journées de désordre et d'agitation. Oui, j'imagine la scène. L'automne est là. La saison des feuilles mortes reprend ses droits. La lumière se fait plus timide, les couleurs plus ternes, la grisaille plus pesante. Au milieu de tout cela, les passants, enveloppés de redingotes, de manteaux et de châles, animent les rues.

Par Toufik ABOU HAYDAR



Aquarelle du peintre et sculpteur Michel Rigel

Mais l'automne n'a en rien changé le visage de la ville. Paris bouillonne toujours de vie. Le quartier de la Bastille, comme le reste de la capitale, ébruite les palabres, brasse les existences dans un brouhaha incessant, remplit et vide ses bistrots, ses commerces, ses églises. Dans les passages et les cours, les chevaux trouvent — pour ceux dont la mission est terminée — un peu de repos avant de repartir à la charge.

L'agitation enfin retombée, les nouveaux locataires du 6, place Royale, reprennent leur souffle. Deux semaines plus tard, la poétesse et compositrice Louise Bertin reçoit une lettre de Victor Hugo — écrite alors même qu'il est encore plongé dans les aléas de son installation — pour lui raconter ce qu'il vit. Fille de Louis-François Bertin, directeur du Journal des débats, Louise Bertin appartient à l'entourage littéraire et artistique du poète et compte parmi les figures féminines qui gravitent autour du Cénacle romantique, auquel elle est étroitement liée. La famille Bertin possède la propriété des Roches, dans la vallée de la Bièvre. Les Hugo y ont séjourné durant l'été 1832. La proximité entre les deux familles est très forte.

Louise ouvre l'enveloppe. Elle commence à lire…

« Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement, fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis forcé d'aller, et le portrait qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pas encore été voir ! Voilà bien des voir dans la même phrase, mais que voulez-vous, c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui. »

Louise replie doucement la lettre et la glisse de nouveau dans son enveloppe. Elle quitte sa chaise de jardin pour s'attarder quelques instants dehors. Le soleil décline sur le domaine des Roches. La lumière du soir laque les lieux d'un orange pâle. Les façades. Les arbres. Les pelouses.

Hugo et l'architecture – De la pierre à la plume, une exposition dans la maison qui a vu naître ses grandes œuvres

Place des Vosges. De nos jours. Été 2026. Les lieux n'ont plus de secret pour moi. Pour la énième fois, je me vois projeté avec délectation dans cette architecture qui n'a pas d'égale à Paris. Ces pavillons qui se côtoient et s'accolent les uns aux autres, soudés comme un seul bloc, sur les quatre côtés de la place. Un carré parfait d'habitations, plus ou moins étrangères à l'aspect du reste de la ville. Chaque aile aligne neuf pavillons identiques, construits en briques rouges rehaussées de pierre blanche. Les toits, couverts d'ardoise, sont percés de hautes lucarnes. Quelle remarquable homogénéité architecturale ! L'un des premiers exemples d'urbanisme planifié à Paris.



Un tour s'impose sur la place. Peut-être aussi un petit café à l'une des terrasses, en attendant l'ouverture du musée. J'observe les façades comme si je les voyais pour la première fois. Une série de petites maisons de trois étages, rez-de-chaussée compris, en plein cœur de Paris. Il fallait y penser ! Pendant des siècles, l'eau a coulé sous les ponts, l'Histoire a tracé son chemin, les générations se sont succédées, mais la pierre est restée debout. Ce n'est sûrement pas l'homme qui est au centre de la vie, mais la maison qui l'abrite, le protège, le regarde passer. Lui, finit par disparaître. Elle, par contre, demeure, traverse le temps sans lui pour raconter ses joies passées, ses drames vécus, ses amours assumés et ses deuils imposés.

Enfin dans le musée. C'est ici que Victor Hugo a écrit une partie importante de son œuvre. Romans, recueils de poésie, pièces de théâtre, essais, correspondances et textes politiques. Durant les seize années où il habite le 6, place Royale, l'appartement devient le cadre d'une activité littéraire et intellectuelle particulièrement intense. Mais il convient de distinguer les œuvres conçues, écrites ou achevées entre ces murs de celles qui leur sont antérieures ou qui seront poursuivies après son départ. *Notre-Dame de Paris,* à titre d'exemple, est publié le 14 mars 1831 chez Charles Gosselin, soit plus d'un an avant l'installation des Hugo au 6, place Royale. En revanche, *Les Misérables* ont connu le parcours inverse. Commencé ici, sous le titre de travail « Les Misères », le roman sera profondément remanié après le départ de Hugo, pendant son exil, puis achevé et publié en 1862 à Bruxelles et Paris.

La période « place Royale », quant à elle, voit naître plusieurs recueils de poésie.

La poésie. Dès les premières années de son installation, Hugo compose des poèmes qui seront publiés au fil de la période dans trois recueils essentiels : *Les Chants du crépuscule*, paru en 1835 chez Eugène Renduel, *Les Voix intérieures*, publié en 1837, également chez Renduel, puis *Les Rayons et les Ombres*, paru en 1840 chez Delloye. Ces poèmes sont écrits progressivement dans l'appartement, mais certains rejoignent les recueils publiés au cours de ces années, tandis que d'autres sont conservés pour des publications ultérieures ou posthumes.

Cette poésie accompagne ainsi les transformations de la vie de Hugo : méditation politique et historique dans Les Chants du crépuscule, réflexion sur la condition du poète et les injustices du monde dans Les Voix intérieures, puis affirmation d'une poésie plus ample et contemplative dans Les Rayons et les Ombres. Après la mort de sa fille Léopoldine, en septembre 1843, Hugo continue d'écrire des vers, mais cesse de publier ses œuvres : une part considérable de cette production restera donc en réserve jusqu'à l'exil et aux publications ultérieures.

Les édifices, les villes, les rues, les paysages urbains. Des éléments qui nourrissent l'imagination, qui accompagnent la réflexion. Chez Victor Hugo, la pierre ne constitue jamais un simple décor attractif. C'est précisément ce lien entre les lieux et l'écriture que le musée a voulu mettre en lumière à travers l'exposition « Hugo et l'architecture – De la pierre à la plume ».

Brasileiras, un recueil bouleversant de femmes écrivaines et artistes brésiliennes des années 1970

***Brasileiras* est un recueil exceptionnel de témoignages de femmes artistes, écrivaines, poètes et militantes pour la démocratie, recueillis au Brésil en 1977, alors que le pays vit sous le régime de la dictature militaire. Réédité en 2026 par les Éditions *des femmes* – Antoinette Fouque, cet ouvrage fait réentendre des voix confrontées à la répression, aux inégalités et aux violences faites aux femmes.**
Ce livre est écrit par Clelia Pisa, traduit par Maryvonne Lapouge-Pettorelli et préfacé par Guiomar de Grammont.

Clelia Pisa (1931-2017) arrive à Paris avec son mari, le peintre et sculpteur Arthur-Luiz Piza, en 1951. Elle travaille d'abord comme journaliste, avant de devenir consultante de grandes maisons d'édition françaises. Clelia Pisa a préfacé des ouvrages de Clarice Lispector (La Passion selon G. H.), de Mário de Andrade et de Carolina Maria de Jesus.

Traductrice de l'italien et du portugais, Maryvonne Lapouge-Pettorelli (1927-2021), a notamment fait connaître en France quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature brésilienne, dont Les Heures nues de Lygia Fagundes Telles (Cambourakis, 2024) et Diadorim de João Guimarães Rosa (Albin Michel, 2006).

Guiomar de Grammont est une écrivaine, historienne et universitaire brésilienne, née en 1963 à Ouro Preto. Professeure à l'Université fédérale d'Ouro Preto, elle est l'autrice de romans, d'essais et de pièces de théâtre. Fondatrice du Forum des Lettres d'Ouro Preto, elle travaille notamment sur la littérature, la mémoire et l'histoire du Brésil.



Photo : Guiomar de Grammont / Crédit : © FÓRUMGuiomar_créditoCarolReis

Devant le magnétophone de Maryvonne Lapouge-Pettorelli et Clelia Pisa, ces femmes plongent le lecteur au cœur de la condition féminine dans un Brésil profondément marqué par les inégalités sociales, le racisme structurel et les violences de genre. Les entretiens, réalisés en 1977, interviennent dans un contexte où la dictature militaire, instaurée en 1964, exerce encore une forte pression sur la société brésilienne. Le régime ne prendra fin qu'en 1985.
La diversité des parcours constitue l'une des grandes forces du livre. Écrivaines, professeures, actrices, éditrices, cinéastes, intellectuelles, médecins, ouvrières agricoles ou habitantes de favelas, les femmes interrogées appartiennent à des milieux sociaux et professionnels très différents. Leurs récits font ainsi apparaître, derrière l'expérience singulière de chacune, les fractures d'une société où la condition féminine demeure étroitement liée à la classe sociale, à l'origine et à la couleur de peau. Le projet est également lié à deux parcours particulièrement engagés dans la circulation de la littérature brésilienne en France. Traductrice de l'italien et du portugais, Maryvonne Lapouge-Pettorelli a notamment fait connaître des écrivains brésiliens auprès du public français. Clelia Pisa, elle, avait commencé comme journaliste, avant de devenir consultante auprès de grandes maisons d'édition françaises, et préfacé des ouvrages de Clarice Lispector, Mário de Andrade et Carolina Maria de Jesus.

Publié une première fois en France en 1977, *Brasileiras* apparaît aujourd'hui comme un document à la fois littéraire, historique et social. Sa réédition permet de retrouver des paroles recueillies près d'un demi-siècle plus tôt, mais aussi de mesurer la trajectoire accomplie depuis par certaines des femmes interrogées. Plusieurs sont devenues des figures majeures de la littérature, du théâtre, du cinéma ou de la pensée brésilienne. RFI, à l'occasion de la nouvelle édition, a ainsi souligné la portée historique de ces témoignages et la diversité des femmes réunies dans l'ouvrage.

La Presse en parle

Dans ces voix venues du passé, le débat de genre et le féminisme actuels semblent trouver une matrice, comme un écho lointain. Le Monde diplomatique, septembre 2026
Créer et écrire deviennent des actes de résistance et de liberté. L'Écritoire des Muses, 12 juillet 2026
Republier un tel recueil de paroles de femmes brésiliennes c'est non seulement montrer son actualité mais c'est aussi montrer qu'il a changé de statut. Il devient un classique pour toutes les femmes. Les Missives, 4 mai 2026
Des voix de femmes récoltées, dépistées, débusquées, pourrait-on dire, par deux écrivains […] et qui témoignent de la prise de conscience des Brésiliennes. F. Magazine, juin 1978

Brasileiras, aux Éditions des femmes – Antoinette Fouque : Clarice Lispector, Hilda Hilst, Carolina Maria de Jesus et tant d'autres voix marquantes

« Quand les femmes se cherchent, ce qu'elles disent n'est pas une parole en l'air : cette parole s'enracine dans un quotidien, un lieu, un temps. Ainsi, les entretiens rassemblés ici, en même temps qu'ils livrent une expérience de vie féminine, en disent beaucoup sur un pays, le Brésil, avec ses écarts extrêmes d'une classe sociale à l'autre, ses distorsions, ses injustices… » M. L. et C. P.

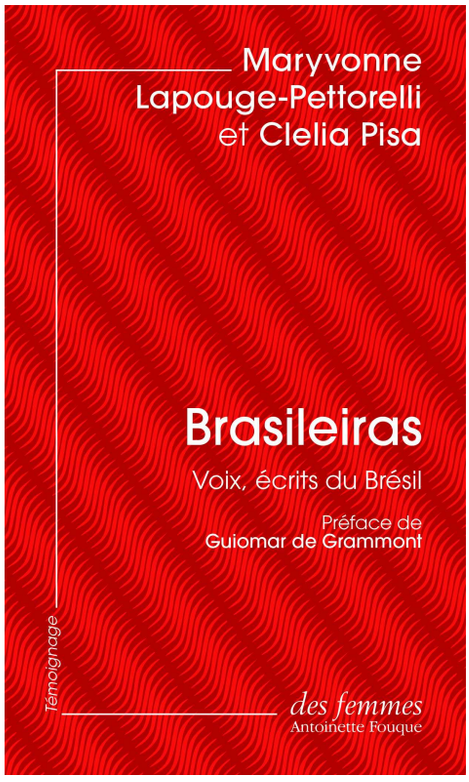
Parmi les voix réunies dans Brasileiras, celle de Clarice Lispector occupe une place particulière. Née en Ukraine en 1920, elle arrive enfant au Brésil et grandit notamment à Recife. Après des études de droit, elle devient journaliste et publie en 1943 Près du cœur sauvage, qui la révèle immédiatement. Son œuvre, profondément introspective, s'impose parmi les grandes voix de la littérature brésilienne du XXe siècle. Elle meurt à Rio en décembre 1977, quelques mois après l'entretien réalisé pour Brasileiras.

Autre figure essentielle : Hilda Hilst, née en 1930 à Jaú, dans l'État de São Paulo. Formée en droit, elle publie dès 1950 son premier recueil de poésie, Presságio, avant de se consacrer entièrement à la littérature. Poète, dramaturge et romancière, elle développe une œuvre traversée par les interrogations métaphysiques, l'érotisme, la solitude et la spiritualité. À partir de 1966, elle s'installe à la Casa do Sol, près de Campinas, devenue un lieu de création et de rencontres artistiques.

Carolina Maria de Jesus apporte quant à elle une voix d'une tout autre origine sociale. Née en 1914 à Sacramento, dans le Minas Gerais, dans une famille noire issue du monde rural, elle ne reçoit qu'une scolarité formelle très brève. Autodidacte, elle fait pourtant de la lecture et de l'écriture les instruments essentiels de son expression. Installée dans une favela de São Paulo, elle consigne dans des cahiers son quotidien, marqué par la pauvreté, la faim et les difficultés matérielles. La publication de Quarto de Despejo — Le Dépotoir — en 1960 la fait connaître au Brésil et à l'étranger. Son parcours donne au livre une dimension particulièrement forte : aux côtés des écrivaines et intellectuelles reconnues, Brasileiras fait entendre une femme dont l'expérience de la marginalité sociale et raciale constitue précisément le point de départ de l'écriture.

Le recueil donne également une place importante aux femmes du théâtre et du cinéma. Norma Bengell, actrice, chanteuse, productrice et réalisatrice, a travaillé pendant cinq décennies au cinéma, au théâtre et à la télévision. Elle commence sa carrière dans les années 1950 et devient l'une des figures connues du cinéma brésilien, avant de passer également derrière la caméra. Son parcours est marqué par son engagement contre le conservatisme, le machisme et la dictature militaire.

Ruth Escobar, autre personnalité majeure de la scène brésilienne, est quant à elle actrice et productrice de théâtre. Propriétaire de son propre théâtre dès 1964, elle contribue à faire connaître à São Paulo des œuvres particulièrement audacieuses sur les plans esthétique et politique. Elle organise notamment plusieurs festivals internationaux de théâtre entre 1974 et 1981. En 1976, elle tente de mettre sur pied la Feira Brasileira de Opinião, manifestation réunissant des textes de dramaturges brésiliens, mais l'événement est interdit par la censure. Après la redémocratisation, elle poursuit son activité dans la vie publique et culturelle.



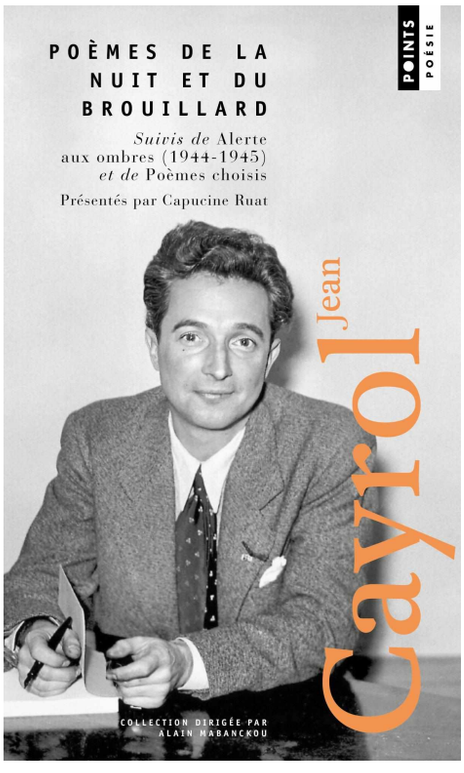
Enfin, Nélida Piñon incarne une autre dimension de cette constellation littéraire. Née à Rio de Janeiro dans une famille d'origine galicienne, elle étudie le journalisme et commence à publier dès les années 1960. Son œuvre comprend romans, nouvelles, essais, chroniques et mémoires. En 1970, elle inaugure la première chaire de création littéraire de l'Université fédérale de Rio de Janeiro. Élue à l'Académie brésilienne des lettres en 1989, elle devient, en 1996, la première femme à présider cette institution centenaire.

De Clarice Lispector à Hilda Hilst, de Carolina Maria de Jesus à Nélida Piñon, de Norma Bengell à Ruth Escobar, les trajectoires réunies dans Brasileiras révèlent une grande diversité d'expériences : écrivaines, poètes, artistes de la scène, intellectuelles ou femmes confrontées à la pauvreté et à la marginalisation. Cette pluralité donne au recueil toute sa portée documentaire, en faisant entendre, à travers des témoignages recueillis en 1977, des voix de femmes dont les parcours ont marqué l'histoire culturelle et sociale du Brésil.

Fernando Pessoa et Jean Cayrol, deux grandes voix de la poésie du XXe siècle rééditées par Points

Bien que leurs trajectoires et leurs univers poétiques diffèrent profondément, Fernando Pessoa et Jean Cayrol partagent une même attention à l'intériorité, tout comme à l'identité et aux vertiges de l'existence. Né à Lisbonne en 1888, Pessoa fait de la multiplicité des voix et de la quête de soi le cœur d'une œuvre métaphysique, tandis que Cayrol, né à Bordeaux en 1911, inscrit sa poésie dans l'expérience de la Résistance, de la déportation et de la mémoire. L'un explore les fractures de l'identité et le dédoublement, l'autre affronte le traumatisme et la difficulté de dire l'indicible. Malgré ces différences de style et de destin, tous deux transforment l'expérience intime en langage poétique, comme en témoignent les nouvelles éditions de leurs œuvres chez Points.

Poèmes de la nuit et du brouillard
suivi de Alerte aux ombres (1944-1945)
Jean Cayrol
Points – 22 mai 2026



Poète, résistant et déporté, Jean Cayrol a fait de l'écriture un espace de mémoire et de survie. Son expérience des camps de Mauthausen-Gusen a profondément marqué son œuvre, notamment Poèmes de la nuit et du brouillard, tandis que sa poésie ne cesse ensuite de chercher, au-delà de la souffrance, les signes d'une possible renaissance.
Né à Bordeaux le 6 juin 1911, Jean Cayrol se tourne très tôt vers la poésie avant de rejoindre la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Arrêté en 1942, il est déporté à Mauthausen-Gusen, où il continue clandestinement à écrire. De cette expérience naissent notamment Poèmes de la nuit et du brouillard, publié après la guerre, puis Alerte aux ombres, 1944-1945, qui rassemble des textes écrits durant la déportation et retrouvés plusieurs années plus tard. Poète, romancier et éditeur, Cayrol poursuivra une œuvre marquée par la mémoire, la mort, mais aussi par la recherche d'une forme de renaissance. Il meurt à Bordeaux le 10 février 2005.

EXTRAITS CHOISIS

À feu et à sang
belle fille qui se repent
les oiseaux sont dans le vent
à chercher qui vous attend

Retour

Mon jeune mort
fidèle aux herbes fidèle aux voix
autour de toi chacun s'endort
sans un toit

Mort d'épuisement

L'ange de midi frappe à la porte
j'aperçois dans ses yeux ce qui reste de la vie
un peu de terre, un pont détruit,
un ciel aimé, des branches mortes

Alerte aux ombres

L'épi mangé grain par grain
par le vent et par les chiens
le cœur pris de saint en saint
par le feu

Chanson de marche

Depuis qu'il est revenu
il vit avec les chiens
les bêtes veules, les arbres morts
de l'été qui finit la guerre

Solitude

Fernando Pessoa, solitude et quête de soi : le poète aux identités multiples et aux vies imaginées

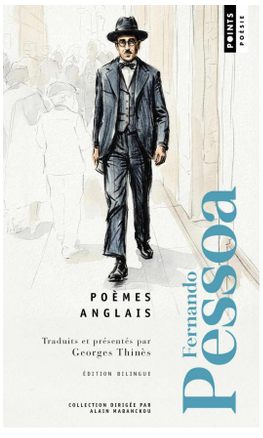
Né à Lisbonne en 1888 et mort dans la même ville en 1935, Fernando Pessoa est l'une des grandes figures de la littérature portugaise du XXe siècle. Poète, écrivain et traducteur, il est célèbre pour avoir créé de nombreux hétéronymes, parmi lesquels Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Álvaro de Campos, dotés chacun d'une personnalité et d'un style propres. Son enfance passée en Afrique du Sud, où il reçoit une éducation anglophone, nourrit durablement son rapport à la langue anglaise. Il écrit ainsi une part importante de sa poésie en anglais, notamment les recueils 35 Sonnets et English Poems. Cette nouvelle édition des Poèmes anglais, publiée par Points le 5 juin 2026, offre l'occasion de redécouvrir cette facette anglophone d'une œuvre profondément plurielle.



Fernando Pessoa. Hétéronymes. Peinture de Bottelho

Poèmes anglais
Fernando Pessoa
Traduit de l'anglais et préfacé par
Georges Thinès (bilingue)
Points – 5 juin 2026

Une nouvelle édition des *Poèmes anglais,* qui permet de redécouvrir la facette intrigante de l'écrivain portugais le plus célèbre. Pessoa a fait de la multiplicité des voix et des identités l'un des fondements de son œuvre. Ces poème sont été écrits directement en anglais.



EXTRAITS CHOISIS

Que nous écrivions, parlions ou simplement regardions
Nous sommes toujours inapparents. Ce que nous sommes
Ne peut être transfusé dans un mot, dans un livre.

Inscriptions

Un poème sommeille en moi
Qui exprimera mon âme entière.
Je le sens aussi vague que le son et le vent
Non modelé dans sa forme accomplie.

Il n'a ni stance, ni vers, ni mot.
Il n'est même pas tel que je le rêve.
Rien qu'un sentiment confus de lui,
Rien qu'une brume heureuse entourant la pensée.

Le poème

Oh, être oisif épris d'oisiveté
Mais dans mon oisiveté je me hais moi-même.
Rêvant toujours d'action, dans la tension feinte
De l'action entrevue, ne jamais agir pour être.

Sonnet IX

Notre âme est infiniment de nous-mêmes éloignée
Même si nous nantissons nos pensées du pouvoir
D'être notre âme et de la manifester au dehors
Nos cœurs restent encore incommunicables.

- *Inscriptions*

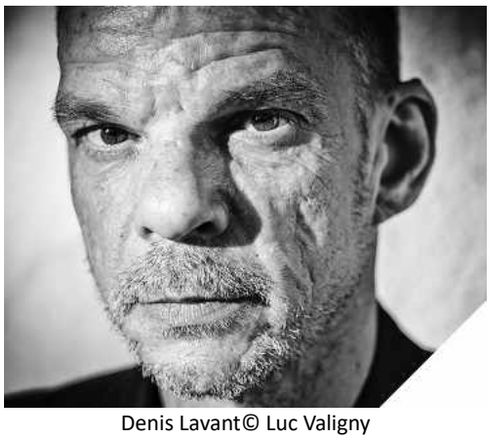
J'ai conquis. De lointains barbares
entendent mon nom.
Les hommes furent dés dans mon jeu
Moi-même suis sorti moins souvent de mes coups.
J'ai jeté les dés. La somme est le destin.

Épitaphe

Denis Lavant, une voix singulière au service des poètes et de la poésie

Figure majeure du théâtre et du cinéma français, Denis Lavant rejoint le Printemps des Poètes comme interprète et passeur de poésie. Dans son témoignage « Les Voix des Poètes », il évoque son rapport intime à la poésie orale et défend une conception de la poésie comme expérience avant tout sonore. Son rôle s'inscrit ainsi pleinement dans la volonté du Printemps des Poètes de faire sortir les poèmes de la page pour les porter à la rencontre du public.

Né le 17 juin 1961 à Neuilly-sur-Seine, Denis Lavant est un acteur français dont le parcours est marqué dès l'adolescence par le cirque et l'expression corporelle. Après une formation au théâtre et à la commedia dell'arte, il débute sur scène dans des œuvres de Shakespeare avant d'être révélé au cinéma par Leos Carax, qui lui confie le rôle d'Alex dans Boy Meets Girl, puis dans *Mauvais Sang* et *Les Amants du Pont-Neuf.* Il travaille par la suite avec de nombreux cinéastes, parmi lesquels Claire Denis, Jean-Pierre Jeunet et Claude Lelouch, et s'illustre notamment dans *Beau Travail, Un long dimanche de fiançailles* et *Holy Motors*, qui lui vaut une nomination au César du meilleur acteur en 2013. Profondément attaché à la poésie, Denis Lavant se produit dans de nombreux spectacles et lectures.



Denis Lavant© Luc Valigny

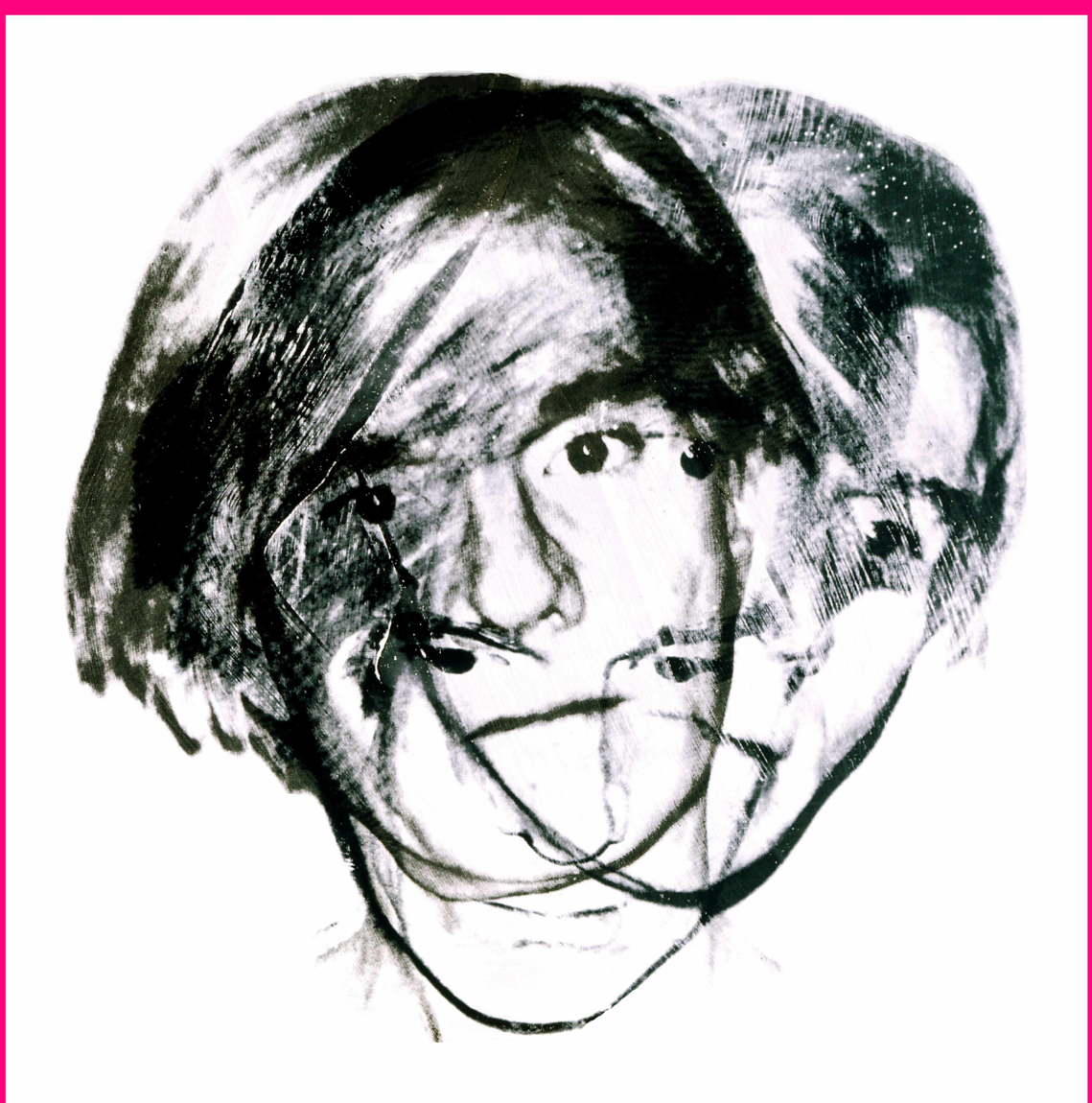
LES VOIX DES POÈTES POURQUOI ?
Par Denis Lavant

Parce qu'elles m'ont depuis toujours été présages et acquiescement sensible à ce que toute mon âme pressentait.
Parce que les poèmes ce sont d'abord des Voix.
Parce que la poésie qui prétend faire vibrer quelque fibre intelligente et sensitive aux tréfonds de l'humain doit prendre Voix, doit s'échapper du profond d'entrailles défuntes ou prendre corps dans la tripaille vivace et belle pour subjuguer d'ondes rudoyantes ou suavement caresser l'ouïe, l'oreille au pavillon charnu, ou bien sourdre de ce conduit émotif aux grands-fonds du dedans.
Parce que la poésie avant qu'on la lie, qu'on la relie et qu'on la lise, éclate à l'extérieur de nous dans tous les signes par tous les sens, et par ces phrases ébruitées dans la nuit de la rue, ou celles qui fusent aux écheveaux du langage, démêlées tout au long du jour dans la vie humaine qui circule.
Pour moi, avant toute tentative de lecture, la poésie commence par sa mise en voix, débute par un timbre, une entité sonore. Un organe généreux qui s'empare de la personnalité du poète déposée sur la page et la fait voler dans l'espace ouvert affranchie des pesanteurs. Ainsi, Rimbaud, en premier lieu, me fut rendu accessible par la voix grenue au lyrisme concret de Serge Reggiani, préfaçant d'un Dormeur du Val, très coloré, la chanson du Déserteur de Boris Vian (Ah ! Les vieux vinyles et leur incomparable grain d'existence dans ces sons reproduits par le noble frottement d'une cause mécanique !). Il y en eut encore quelques-unes, de ces voix d'outre-tombe qui faisaient vibrer en moi l'écoute incertaine jusqu'à gonfler en un seul souffle la voilure du poème. Je pense à Gérard Philipe au timbre si singulier, à Vilar également, voix fières et émotives entrecoupées de la musique du TNP.
Je pense encore à Jean-Marc Tennberg dont la voix dévouée à la poésie parlée perdure aux sillons d'anciens vinyles, quand son corps d'Icare étonné a depuis longtemps chu, trajectoire perdue au survol de la Combe de Lourmarin.
Survivent par bribes dans ma mémoire auditive Jules Laforgue, Rimbaud, avec Le bal des pendus, cette fois-là, et même de Cocteau, l'art du mensonge.
Et les voix se font écho à elles-mêmes qui m'entraînent dans ce tissu sonore à retrouver les accents presque métalliques du cinéaste de La Belle et la Bête scandant la prose rugueuse de Ramuz, conduisant la fable musicale de l'histoire du soldat avec l'époustouflant diable de Peter Ustinov, orchestrée de russes dissonances par le grand Stravinsky.
Toujours et encore de la poésie, des sons, des voix, du sens sonore, plongée en oreille écarquillée avide d'envoûtement.
Et puis les poètes qui se disent eux-mêmes, font voler de leur propre souffle les mots de leur bouche, enfin les poètes qui font entendre d'autres poètes, ceux qui transmettent la tradition sonore du temps où la poésie ne s'écrivait pas, mais se décrivait littéralement à haute et intelligible voix, sculpture mouvante et éphémère que l'on devait saisir dans l'immédiateté de sa composition.
La poésie est avant tout sonore et s'honore dans ce qu'elle nous dit, dans ce sens qu'elle-même se réfléchit dans l'ensemencement de sa propre parole. Si le souvenir d'un homme perdure tant que sa voix demeure, nous autres, comédiens, nous sommes pour ainsi dire fossoyeurs à l'envers. Nous tentons de poursuivre de notre voix l'existence sonore d'un être qui nous était cher même si nous ne l'avons pas connu de notre vivant.

MUSÉE DU LUXEMBOURG
SÉNAT

16 SEPTEMBRE 2026
10 JANVIER 2027

Andy WARHOL



LA LIGNE ET L'IMAGE

GrandPalais Rmn

CAPAROL
THE POWER OF SURFACE.

fnac RATP Konbini Le Monde Télérama TC Les Inrockuptibles radio nova france•tv

Van Gogh influenceur : Héritages en mouvement, au Château d'Auvers-sur-Oise

Du 18 avril 2026, jusqu'au 3 janvier 2027, le Château d'Auvers-sur-Oise propose avec Van Gogh influenceur : Héritages en mouvement une exposition qui explore Vincent van Gogh au cœur d'une véritable chaîne d'influences. À Auvers-sur-Oise, où le peintre vécut les derniers mois de sa vie, le parcours revient sur les artistes qui ont nourri son regard et transformé sa peinture, de Millet et Delacroix à Rembrandt et Daubigny, avant de suivre le rayonnement de son œuvre auprès des générations qui lui ont succédé. L'exposition privilégie ainsi les échanges, les filiations et les transmissions qui ont façonné son art et assuré sa postérité, réunissant œuvres originales, archives, estampes…

Dr Wouter van der Veen, commissaire de l'exposition, spécialiste de Van Gogh



Né en 1974, Wouter van der Veen est chercheur indépendant, président de la Van Gogh Academy, auteur, conférencier et chercheur associé à l'Université de Strasbourg. Il a obtenu son doctorat à l'Université d'Utrecht en 2007 avec *Van Gogh, homme de Lettres*. Auteur de plusieurs ouvrages majeurs, il a également été collaborateur du Musée Van Gogh à Amsterdam et a dirigé l'Institut Van Gogh à Auvers-sur-Oise de 2012 à 2022.
Ses recherches et activités récentes témoignent d'un engagement constant dans l'étude et la valorisation de l'œuvre de Vincent van Gogh. En 2020, il a notamment identifié le lieu exact où le peintre réalisa son dernier chef-d'œuvre, Les Racines. Il a également apporté des contributions scientifiques majeures à l'exposition Van Gogh à Auvers, présentée au Musée d'Orsay et au Musée Van Gogh d'Amsterdam en 2023. À cela s'ajoutent le commissariat de Van Gogh, Les Derniers voyages à Auvers-sur-Oise ainsi que la supervision de la réhabilitation de la Maison du Dr Gachet.
En 2026, Wouter van der Veen assure le commissariat de Van Gogh influenceur, Héritages en mouvement au Château d'Auvers-sur-Oise, ainsi que celui de l'exposition Van Gogh & Vincent à Cracovie. Il prépare parallèlement une nouvelle biographie du peintre. Un parcours à la croisée de la recherche, de l'écriture, de la transmission et de la connaissance du territoire d'Auvers.

Longtemps réduit à l'image du génie solitaire, tourmenté et incompris, Vincent van Gogh apparaît aujourd'hui sous un jour plus nuancé. L'exposition Van Gogh Influenceur, Héritages en mouvement, présentée au Château d'Auvers-sur-Oise, propose de dépasser le mythe pour redécouvrir un artiste profondément inscrit dans l'histoire de l'art, à la fois héritier de multiples influences et source d'inspiration pour des générations de créateurs.
Dans l'imaginaire collectif, Van Gogh demeure souvent associé à la figure romantique de l'artiste maudit : un homme souffrant, rejeté par son époque et peignant dans la solitude une œuvre aussi singulière que bouleversante. Cette représentation, nourrie par les biographies, les films et les nombreuses interprétations consacrées au peintre, a longtemps éclipsé d'autres dimensions de sa personnalité.
L'exposition invite à dépasser l'image du génie solitaire pour redécouvrir un Van Gogh travailleur, curieux et cultivé, nourri par la peinture, la littérature, la religion, la nature et les grands maîtres. Loin d'être isolé de toute tradition, il assimile ces influences pour construire son propre langage. C'est tout l'enjeu de Van Gogh Influenceur, Héritages en mouvement : montrer comment l'artiste reçoit, transforme et exerce à son tour des influences, de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la création contemporaine.

Son univers s'est nourri de multiples références — peintres anciens et modernes, estampes japonaises, littérature, religion, nature et expériences personnelles — qu'il observe, assimile et transforme pour construire son propre langage. Van Gogh apparaît ainsi comme un maillon d'une vaste chaîne de création, en dialogue constant avec son époque et les artistes qui l'ont précédé. Mais l'influence s'exerce aussi dans l'autre sens : depuis sa disparition en 1890, son œuvre n'a cessé d'être regardée, interprétée et réinventée. Ses tournesols, champs de blé et nuits étoilées, comme ses couleurs intenses, ses empâtements et ses touches dynamiques, sont devenus des références incontournables, faisant de Van Gogh l'un des artistes les plus influents de l'histoire de l'art.
L'influence de Van Gogh dépasse largement l'imitation de son style. Revendiquée par certains artistes, elle est plus fortuite chez d'autres, signe de la diversité des filiations artistiques. Sans chercher à établir une généalogie définitive, Van Gogh Influenceur, Héritages en mouvement explore ainsi la circulation, la transformation et la réinterprétation des œuvres au fil du temps. En dépassant la légende du peintre maudit, le parcours restitue la richesse de ses références et l'ampleur de son héritage, faisant de Van Gogh non plus un artiste isolé, mais un maillon essentiel d'une histoire collective de la création.

Pourquoi venir ? Comprendre Van Gogh autrement : transmission, circulation et création

L'exposition « Van Gogh influenceur, Héritages en mouvement » invite à voir l'art comme un processus vivant, fait d'échanges et de transformations. À Auvers-sur-Oise, le visiteur suit le parcours de l'artiste, de ses influences à son propre rayonnement, et découvre comment ses œuvres ont nourri une chaîne artistique à travers le temps. Entre œuvres originales, créations contemporaines et dispositifs immersifs, l'exposition montre comment l'influence se reçoit, se transforme et se réinvente au fil des générations. Elle propose ainsi une lecture actuelle de Van Gogh, centrée sur la force de la transmission et la circulation de son héritage.



Nicolas Canu, *Le chemin des rêves,* collection Point Rouge Gallery, © Denis Lacaux

Le parcours de l'exposition remonte d'abord aux sources de son langage artistique. Réalisme français, école de Barbizon, estampes japonaises, peintres admirés ou étudiés : Van Gogh apparaît comme un artiste profondément attentif à ce qui l'entoure, qui assimile des influences multiples pour construire une écriture picturale singulière.



L'exposition inverse ensuite le mouvement pour mesurer l'ampleur de l'influence exercée par Van Gogh après sa mort. Son usage expressif de la couleur, ses cadrages, son traitement de la matière et l'intensité de son geste ont profondément marqué les générations suivantes, des avant-gardes aux artistes modernes et contemporains.

Le parcours réunit œuvres originales, estampes, archives et créations contemporaines, permettant de suivre cette chaîne de transmissions depuis 1890. Des références à l'art japonais jusqu'aux échos contemporains, l'exposition montre comment une œuvre peut être continuellement réinterprétée et réinventée.

Le titre « Van Gogh influenceur », volontairement contemporain, prend ainsi tout son sens : bien avant l'ère des réseaux sociaux, l'influence artistique reposait déjà sur la circulation des images, des idées et des sensibilités. Van Gogh fut à la fois héritier et passeur, nourri par les artistes qui l'avaient précédé avant de devenir lui-même une source majeure pour ceux qui lui ont succédé.

Le parcours s'achève sur la figure de Johanna van Gogh-Bonger, belle-sœur de l'artiste, dont la sensibilité et l'émotion ont joué un rôle essentiel dans la diffusion de son œuvre après sa disparition. Un dernier volet qui rappelle que l'héritage d'un artiste ne dépend pas seulement de son influence esthétique, mais aussi de ceux qui contribuent à faire connaître et reconnaître son travail.

À travers cette approche, le Château d'Auvers-sur-Oise propose donc une exposition qui dépasse le simple hommage à Van Gogh : elle raconte la naissance, la circulation et la transformation d'une influence artistique devenue universelle.

Henri Matisse fait venir des visiteurs de toute la France aux Bassins des Lumières

Depuis février dernier, et ce jusqu'au 7 janvier 2027, les Bassins des Lumières à Bordeaux invitent à une immersion exceptionnelle dans l'univers d'Henri Matisse. De ses intérieurs niçois baignés de lumière à ses célèbres papiers découpés, cette création originale retrace l'évolution de l'œuvre du maître de la couleur dans un spectacle monumental où peintures, musique et jeux de lumière se conjuguent pour faire vibrer son audace, sa liberté et la puissance de ses couleurs. Une expérience immersive à découvrir en famille, entre amis ou en solo.
Production : Culturespaces Studio ® / Direction artistique : Virginie Martin / Mise en scène et animation : Cutback / Supervision musicale et mixage : Start-Rec



Expérience immersive « Matisse, la symphonie des couleurs » © Culturespaces / Eric Spiller Photographies

L'exposition « Matisse, la symphonie des couleurs » continue de faire parler d'elle et de séduire le public, au point de prolonger son voyage jusqu'aux premiers jours de 2027. Aux Bassins des Lumières, à Bordeaux, cette création immersive consacrée à Henri Matisse invite à parcourir l'évolution de son art au fil de sa vie. Pour la première fois, l'œuvre du maître de la couleur se déploie dans une immersion totale où images, lumières, formes et musiques se répondent pour révéler toute la richesse de son univers. De ses premières recherches nourries par les influences postimpressionnistes jusqu'aux audaces du fauvisme, puis aux papiers découpés et aux œuvres de la maturité, le parcours suit la quête incessante de Matisse pour une épure toujours plus grande. Une évolution artistique qui se lit ici à travers la couleur, véritable fil conducteur de cette création immersive. « La couleur surtout, et peut-être plus encore que le dessin, est une libération », affirmait l'artiste. Aux Bassins des Lumières, cette conviction prend une dimension nouvelle : les œuvres quittent la toile pour investir les murs monumentaux de l'ancienne base sous-marine et envelopper le visiteur.

Rouge, bleu, vert, jaune… Chaque teinte devient une étape du voyage. Le rouge, puissant et ambivalent, évoque l'énergie et la vitalité ; le bleu traduit l'élan de liberté ; le vert suggère l'espoir et le dépassement. Ces différentes tonalités structurent le parcours et permettent de traverser les grandes périodes de la création de Matisse.
Le spectacle revient notamment sur ses premières expérimentations et sur sa découverte de la lumière méditerranéenne, qui bouleverse profondément sa manière de peindre. Avec Luxe, calme et volupté, réalisé en 1904, le peintre juxtapose des touches de couleurs pures dans une composition où la lumière semble déjà prendre le pas sur le dessin. Cette œuvre charnière annonce le fauvisme et la liberté chromatique qui deviendra l'une des signatures de Matisse.
Le parcours s'anime, haut en couleur. Il accompagne ensuite les grandes transformations de son œuvre, de ses peintures emblématiques jusqu'aux célèbres papiers découpés. À la fin de sa vie, Matisse abandonne progressivement le pinceau pour découper directement dans la couleur, donnant naissance à des compositions étonnantes. ⟶

Matisse, la symphonie des couleurs, aux Bassins des Lumières à Bordeaux, l'œuvre du maître du fauvisme en immersion jusqu'au 7 janvier 2027

L'exposition se déroule comme un parcours immersif et chromatique. Le visiteur est plongé dans les images monumentales projetées sur les murs, les sols et les structures de l'ancienne base sous-marine, tandis que les œuvres de Matisse apparaissent, se transforment et se succèdent au rythme de la musique. La musique joue un rôle essentiel dans cette mise en scène. Les projections sont accompagnées d'une bande-son constituée de compositions originales. Musique électronique, jazz et chansons spécifiques.



Expérience immersive « Matisse, la symphonie des couleurs » © Culturespaces / Geoffroy Goult

« Découper à vif dans la couleur me rappelle la taille directe des sculpteurs », expliquait-il. Dans l'immersion, ces formes découpées prennent une nouvelle ampleur et semblent flotter, se déplacer et se recomposer sous les yeux du spectateur.

De la matière à la lumière

Le parcours trouve son point culminant avec les vitraux conçus par Matisse pour la Chapelle du Rosaire à Vence. Après avoir exploré la couleur sous toutes ses formes, l'expérience conduit le visiteur vers une dimension plus spirituelle, lorsque la couleur-matière devient véritablement couleur-lumière.

Cette dernière séquence révèle une autre facette de l'artiste, pour qui la création ne se résume jamais à la recherche esthétique. À Vence, les couleurs, les formes et la lumière participent à une recherche d'harmonie et de sérénité. Le bleu, le jaune et le vert des vitraux transforment l'espace et composent une œuvre totale, où peinture, architecture et spiritualité se rencontrent.

À travers cette création, les Bassins des Lumières ne cherchent donc pas seulement à présenter les œuvres de Matisse : ils proposent de les faire ressentir. La musique accompagne les transformations des images, les couleurs envahissent l'espace et les compositions se succèdent comme les mouvements d'une vaste symphonie visuelle. L'œuvre devient ainsi une expérience sensorielle, accessible à toutes les générations.

Le parcours de « Matisse, la symphonie des couleurs » suit l'évolution de l'artiste à travers une succession d'étapes chromatiques, chacune associée à une période, un thème ou une recherche particulière. Le vert ouvre sur l'audace du fauvisme, marqué par l'usage de couleurs pures et l'abandon du réalisme, notamment avec Femme au chapeau et Le Bonheur de vivre.

L'orange évoque ensuite les voyages de Matisse, notamment en Algérie et au Maroc, qui nourrissent sa réflexion sur la lumière, les motifs et la couleur. Le bleu célèbre la liberté du mouvement à travers La Danse, tandis que le mauve explore la beauté du quotidien, des étoffes, des intérieurs et des fleurs. Le rouge, avec L'Atelier rouge, transforme l'espace en un univers monochrome où la couleur devient à la fois décor, rythme et émotion.

Le parcours se poursuit avec le rose, qui accompagne les recherches monumentales de Matisse et ses papiers découpés, puis le vert clair, consacré à sa créativité malgré la maladie, notamment à travers Jazz et ses gravures pour Pasiphaé.

Le jaune célèbre enfin les grandes compositions découpées de la maturité, telles que La Gerbe, La Tristesse du roi ou L'Escargot, dans lesquelles Matisse compose directement avec la couleur comme un musicien avec les notes. Le parcours s'achève sur le noir, avec les vitraux de la Chapelle du Rosaire à Vence, où la couleur peinte devient lumière et prend une dimension spirituelle.

Paul Cézanne au Grand Palais : une exposition inédite consacrée au père de la modernité

Du 23 septembre 2026 au 17 janvier 2027, le GrandPalaisRmn s'associe au Centre Pompidou et à l'Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie – Valéry Giscard d'Estaing pour présenter une exposition inédite consacrée à l'œuvre de Paul Cézanne (1839-1906) et à son influence majeure sur l'art moderne et contemporain. À travers près de 180 œuvres, l'exposition retrace la réception, les réinterprétations et les métamorphoses de son héritage artistique, de la fin du XIXe siècle à nos jours, en mettant en lumière le dialogue entre Cézanne et des artistes aussi essentiels que Paul Gauguin, Henri Matisse, Pablo Picasso, Piet Mondrian, Joan Mitchell, Bridget Riley ou encore Peter Doig.



Paul Cézanne, *Les Joueurs de cartes,* 1893-1896, huile sur toile, 47 x 56.5 cm
Musée d'Orsay, Paris © GrandPalaisRmn (musée d'Orsay), Sylvie Chan-Liat (2).jpg

L'exposition propose un dialogue riche et constant entre l'œuvre de Paul Cézanne et celles des artistes qui, de la fin du XIXe siècle à aujourd'hui, ont trouvé dans sa peinture une liberté nouvelle pour réinventer leur propre langage artistique. Réunissant 174 œuvres – dont 69 de Cézanne et 105 de 78 artistes qui l'ont observé, interprété ou revendiqué –, elle retrace une histoire unique de la postérité cézannienne, faite d'admiration, d'influences multiples et de réappropriations successives.

Dès les années 1880-1890, alors que Cézanne, déçu par ses échecs répétés, s'est éloigné des circuits officiels, quelques jeunes artistes découvrent son travail avec fascination, notamment dans la boutique du marchand de couleurs Julien Tanguy. Ils y perçoivent la radicalité d'une peinture qui remet en question les conventions académiques et ouvre la voie à une nouvelle conception de l'art, bientôt associée aux recherches de l'avant-garde et aux prémices de l'abstraction.

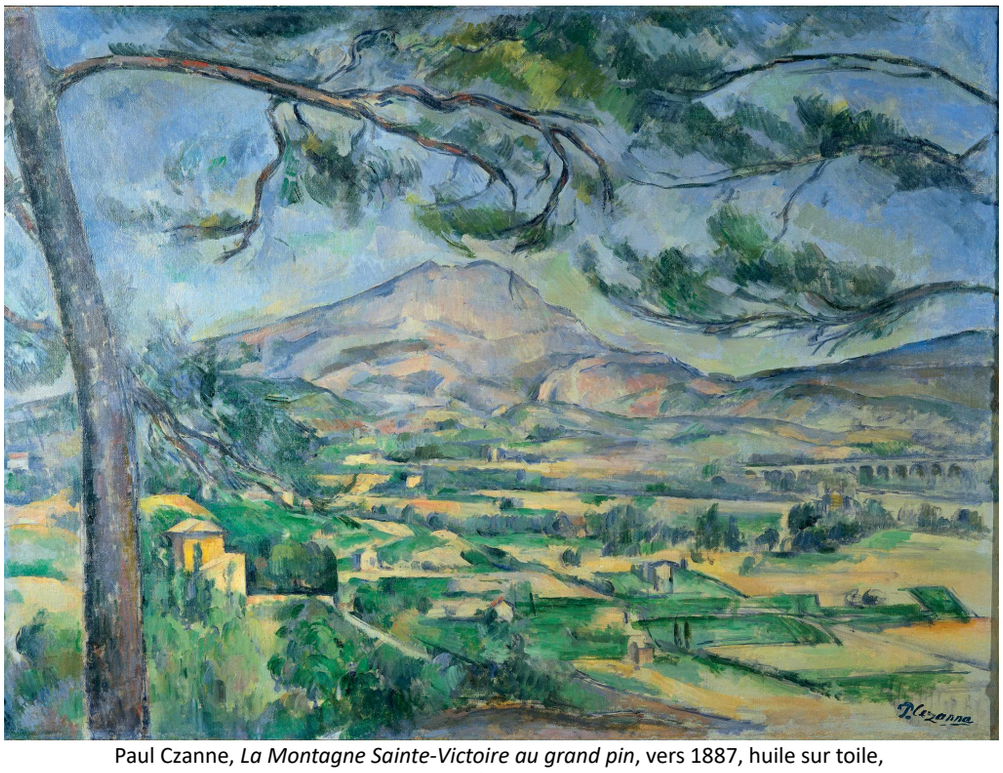
Retour par la suite sur les étapes décisives de la reconnaissance de Cézanne. En particulier, le rôle déterminant du marchand Ambroise Vollard, qui organise en 1895 la première grande exposition consacrée à l'artiste et contribue à imposer son œuvre auprès des collectionneurs et des critiques.

Les premières acquisitions par les musées, l'exposition historique du Salon d'automne de 1907, organisée peu après sa mort, puis les grandes manifestations internationales des années 1910 consacrent progressivement Cézanne comme l'un des pères fondateurs de la modernité. Son œuvre devient alors un point de référence pour les avant-gardes européennes et internationales – du cubisme à l'abstraction –, qui interrogent avec lui la relation entre la peinture et le réel, ainsi que cette idée essentielle selon laquelle « l'art est une harmonie parallèle à la nature ». Chaque génération d'artistes construit ainsi son propre regard sur Cézanne, faisant de lui un créateur dont les recherches continuent d'ouvrir de nouvelles possibilités.

De l'abstraction lyrique aux courants géométriques, de la peinture américaine de l'après-guerre aux démarches contemporaines, l'exposition montre comment l'héritage de Cézanne demeure vivant, sans cesse réinterprété et parfois même contesté. Artistes tels que Picasso, Matisse, Mondrian, Joan Mitchell, Bridget Riley ou Peter Doig ont chacun élaboré un dialogue singulier avec son œuvre, entre fidélité et émancipation. Cette histoire complexe révèle un artiste devenu une figure incontournable de l'art moderne occidental.

Cézanne et nous, un événement exceptionnel au Grand Palais
Jusqu'au 17 janvier 2027 – Galeries 3 et 4

Cette exposition est sous le commissariat de Claire Bernardi, directrice du Musée de l'Orangerie, Michel Gauthier, conservateur au service des collections contemporaines du Musée national d'art moderne – Centre Pompidou, Xavier Rey, directeur du Musée national d'art moderne – Centre Pompidou, et Jean-Rémi Touzet, conservateur des peintures au Musée d'Orsay. La scénographie, conçue par Pauline Phelouzat, architecte et scénographe au Centre Pompidou, accompagne un parcours mettant en lumière la richesse de l'héritage de Paul Cézanne et les multiples lectures de son œuvre à travers les générations d'artistes qui lui ont succédé.



Paul Czanne, *La Montagne Sainte-Victoire au grand pin*, vers 1887, huile sur toile,
The Courtauld Institute of Art, Londres photo Courtauld

Parmi les premiers à comprendre la portée révolutionnaire de Cézanne figure le Néerlandais Piet Mondrian (1872-1944). D'abord marqué par le paysage, il évolue progressivement vers une peinture de plus en plus abstraite, où la construction des formes, des lignes et des couleurs devient essentielle. Son parcours illustre la manière dont la réflexion de Cézanne sur la structure du motif a pu nourrir l'avènement de l'abstraction. Cette postérité se poursuit aux États-Unis avec Joan Mitchell (1925-1992), peintre majeure de l'expressionnisme abstrait, qui conserve au cœur de son œuvre un rapport intense au paysage, et Ellsworth Kelly (1923-2015), dont les formes épurées et les couleurs franches témoignent d'une autre manière de repenser l'espace pictural. Clyfford Still, Philip Guston, Brice Marden et Sean Scully, tous américains ou issus de la scène artistique américaine, prolongent également cette réflexion sur les éléments fondamentaux de la peinture. Le Britannique David Hockney, né en 1937, poursuit quant à lui cette recherche autour du paysage et de la construction de l'espace.

La diversité des artistes réunis au Grand Palais témoigne de cette réception internationale. Le Russe Kasimir Malevitch (1879-1935), figure majeure de l'avant-garde et du suprématisme, l'Italien Giorgio Morandi (1890-1964), célèbre pour ses natures mortes silencieuses, ou encore le Polonais Władysław Strzemiński (1893-1952), théoricien et acteur de l'avant-garde constructiviste, ont chacun développé une approche singulière de la forme et de l'espace. Le Hongrois Victor Vasarely (1906-1997), pionnier de l'art optique, et la Britannique Bridget Riley, née en 1931, ont quant à eux exploré les effets de la couleur, du rythme et de la perception. Plus récemment, le Néerlandais Luc Tuymans et l'Écossais Peter Doig ont renouvelé la peinture figurative en entretenant, chacun à leur manière, un dialogue avec le paysage et l'image.

Cette constellation d'artistes, à laquelle s'ajoutent notamment Pablo Picasso, Henri Matisse, Paul Gauguin, Alberto Giacometti, Piet Mondrian ou Andy Warhol, montre combien la réception de Cézanne dépasse les frontières et les catégories. Certains ont retenu sa manière de construire les volumes, d'autres son rapport à la couleur, au paysage ou à la perception. De la fin du XIXe siècle à l'art contemporain, son œuvre apparaît ainsi moins comme un modèle à reproduire que comme un point de départ pour inventer de nouvelles formes de peinture.

Au Musée national Eugène-Delacroix, Delacroix et sa passion pour les animaux

À l'occasion de l'acquisition de deux études de chevaux récemment restaurées, le Musée national Eugène-Delacroix propose un nouvel accrochage consacré à l'univers animalier d'Eugène Delacroix. Exposées pour la première fois au public, ces deux études d'étalons — un alezan et un alezan doré — témoignent de l'intérêt profond que le peintre romantique porte au cheval, à sa puissance et aux multiples possibilités offertes par sa représentation. À travers ces œuvres, le musée invite ainsi à découvrir une facette moins connue de l'œuvre de Delacroix et son rapport particulièrement sensible au monde animal. Présentée du 12 septembre 2026 au 18 avril 2027, cette exposition met en lumière la place du cheval et des animaux dans l'imaginaire et la pratique artistique du maître du romantisme.

- Commissaire : Claire Bessède, directrice du musée national Eugène-Delacroix
- Du 5 novembre 2026 au 3 janvier 2027, dans le cadre du festival PhotoSaintGermain, le musée accueille une exposition de photographies contemporaines de Karen Knorr qui met en scène les animaux

Le cheval occupe une place singulière dans l'œuvre d'Eugène Delacroix. Dès ses premières années de carrière, le peintre s'attache à observer l'animal, à en comprendre l'anatomie, les mouvements et les attitudes. Cette volonté d'étude directe transparaît avec force dans son *Journal*. Le 15 avril 1823, il note ainsi :

> *« Il faut absolument se mettre à faire des chevaux, aller dans une écurie tous les matins ; se lever de bonne heure et se coucher de même. »*

Quelques jours plus tard, le 17 avril 1823, Delacroix passe de la résolution à la pratique : *« J'ai fait un cheval blanc à l'écurie. »* Ces quelques mots, d'une grande simplicité, témoignent de l'importance qu'il accorde à l'observation directe. Pour le peintre, l'étude du cheval ne peut se limiter à l'imagination : elle exige de regarder, de dessiner et de comprendre le corps de l'animal dans son environnement.

Cette démarche va jusqu'à l'étude anatomique. En mai 1823, Delacroix note ainsi : *« Hier, je fus avec Champmartin étudier les chevaux morts. »* L'observation, même lorsqu'elle porte sur l'animal mort, participe à cette volonté de pénétrer la structure du corps et d'en saisir avec justesse les mouvements et les attitudes. Le cheval devient ainsi un véritable objet d'étude, mais aussi une source inépuisable d'inspiration.

Tout au long de sa carrière, Delacroix ne cessera de revenir à cet animal qui fascine autant le peintre que l'amateur de mouvement et de lumière. Ses carnets témoignent d'une attention constante portée aux attitudes, aux allures et aux rapports entre le cheval, son cavalier et son environnement. Cette fascination se prolonge notamment dans ses scènes de chasse et ses représentations de chevaux en mouvement, où l'animal acquiert une puissance expressive remarquable.

> *« Après le déjeuner, je me suis mis avec une ardeur extrême à dessiner les chevaux qui passaient attelés à quatre à des charrettes et dont l'attelage est très pittoresque. »*
> — Journal, 8 septembre 1854

Près de trente ans après ses premières études à l'écurie, cette notation révèle la persistance de son intérêt.



E. Delacroix, *Autoportrait*, Paris © musée du Louvre

Delacroix continue d'observer les chevaux dans la vie quotidienne, saisissant au passage une attitude, un mouvement ou un ensemble particulièrement pittoresque. L'animal devient alors bien davantage qu'un simple motif : il constitue un formidable terrain d'expérimentation pour le peintre, attentif à la dynamique des corps et à la richesse des situations.

À travers ce nouvel accrochage, le Musée national Eugène-Delacroix met ainsi en lumière une dimension essentielle de la pratique du peintre. Les deux études d'étalons récemment restaurées, un alezan et un alezan doré, viennent rappeler combien l'observation du monde animal a nourri son art et son imaginaire. Présentées pour la première fois au musée, elles offrent un écho particulièrement éclairant aux notes de son *Journal* et à cette volonté, formulée dès 1823, d'« absolument » se mettre à faire des chevaux.



Eugène Delacroix, *Étude d'un étalon alezan* © musée du Louvre, dist. GrandPalaisRmn _Thomas Clot

Jacopo Robusti, grand maître de la Renaissance italienne, au Musée Jacquemart-André

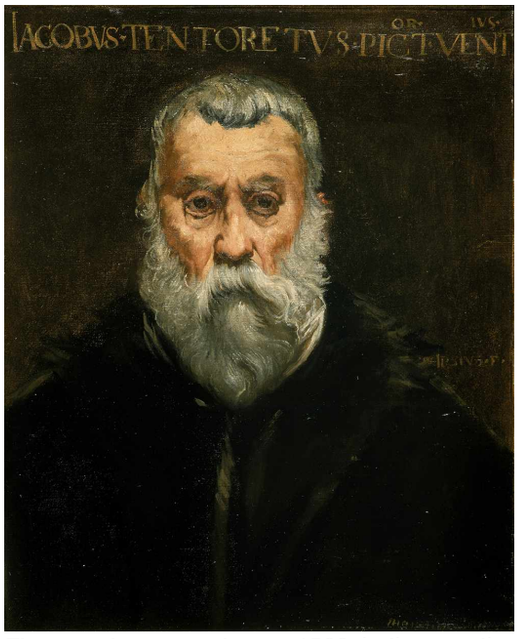
Jusqu'au 24 janvier 2027, le musée Jacquemart-André consacre une exposition exceptionnelle à Jacomo Robusti, dit Tintoret, l'un des grands maîtres de la peinture vénitienne du XVIe siècle. À travers une sélection d'œuvres majeures, l'exposition retrace la carrière de cet artiste audacieux, depuis ses premiers succès jusqu'aux grands cycles décoratifs réalisés pour les institutions les plus prestigieuses de Venise, et met en lumière la puissance, la liberté et l'inventivité de sa peinture.

Né à Venise vers 1518 et mort dans la même ville en 1594, le Tintoret, de son vrai nom Jacopo Robusti, compte parmi les grands maîtres de la Renaissance vénitienne. Par ses compositions audacieuses, ses figures en mouvement et ses éclairages théâtraux, il a profondément renouvelé la peinture de son temps et ouvert la voie à certaines recherches du baroque.
Fils d'un teinturier — tintore en italien —, Jacopo Robusti reçoit le surnom de Tintoretto, « petit teinturier ». Il se forme très jeune à Venise et aurait fréquenté l'atelier de Titien, dont il retient la richesse des couleurs, tout en développant une admiration pour le dessin et les anatomies puissantes de Michel-Ange. De cette double influence naît un style personnel, fondé sur la rencontre du dessin, de la couleur, du mouvement et de la lumière.

Le jeune peintre se fait rapidement remarquer par son talent de dessinateur et sa manière de travailler avec une grande rapidité. Il multiplie les esquisses à la craie ou à la peinture et recherche des compositions dynamiques, des perspectives audacieuses et des effets de lumière inattendus. Cette liberté d'exécution, parfois jugée trop rapide par ses contemporains, devient pourtant l'une des signatures de son art.

Un maître incontournable de Venise

À partir des années 1540, le Tintoret reçoit de nombreuses commandes religieuses et civiles. Le Miracle de saint Marc délivrant l'esclave, peint en 1548, révèle déjà toute son originalité : figures violemment animées, raccourcis spectaculaires et contrastes de lumière donnent à la scène une puissance presque théâtrale.
Sa réputation grandit rapidement. En 1555, il épouse Faustina Episcopi et fonde une famille nombreuse. Son atelier devient bientôt l'un des plus actifs de Venise. Plusieurs de ses enfants y travaillent, notamment Domenico, Marco et Marietta, qui participe elle aussi à l'activité artistique de la famille.
Mais c'est avec la Scuola Grande di San Rocco que le Tintoret accomplit l'une des entreprises les plus considérables de sa carrière. À partir de 1564, il couvre progressivement les murs et les plafonds de vastes compositions inspirées de la Bible. Pendant près de vingt ans, il y déploie son art dans des scènes monumentales où les perspectives vertigineuses, les corps en mouvement et les effets de clair-obscur donnent aux épisodes religieux une intensité spectaculaire.



Tintoret, *Autoportrait*, vers 1588, huile sur toile, 63 x 52 cm, Paris, Musée du Louvre, département des Peintures

Les dernières grandes commandes

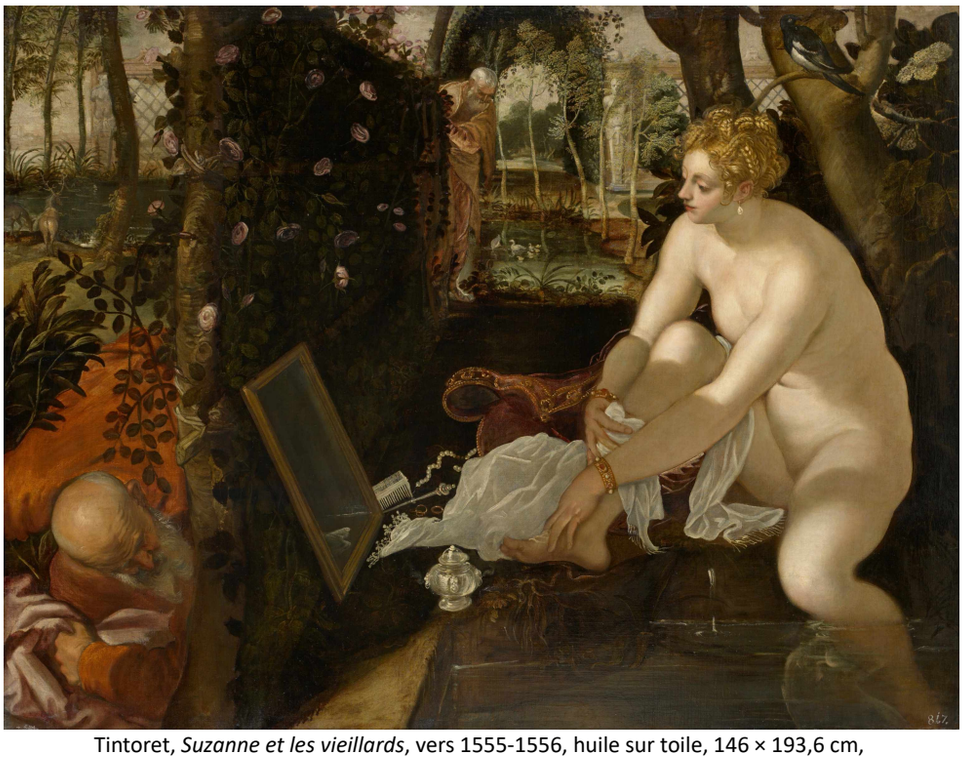
Le Tintoret devient alors l'un des peintres les plus recherchés de la République de Venise. Il travaille notamment pour le Palais des Doges, où il réalise de grandes compositions destinées aux espaces officiels. Parmi ses œuvres tardives figurent Le Paradis, achevé en 1588, ainsi que La Cène, peinte pour l'église San Giorgio Maggiore entre 1592 et 1594.

Jusqu'à la fin de sa vie, le peintre conserve cette énergie qui caractérise son œuvre. Ses compositions mouvementées, ses éclairages dramatiques et ses raccourcis audacieux annoncent déjà certains aspects de la peinture baroque du XVIIe siècle.

Le Tintoret s'éteint à Venise en 1594, après avoir consacré l'essentiel de son existence à sa ville natale. Il est inhumé dans l'église Madonna dell'Orto, où plusieurs de ses œuvres sont encore conservées. À travers une production immense, il laisse l'image d'un peintre libre et visionnaire, qui aura transformé la peinture vénitienne en un art de la lumière, du mouvement et du spectacle.

Éternel Tintoret, au musée Jacquemart-André jusqu'au 24 janvier 2027
Commissariat : Giovanni Carlo Federico Villa, Neville Rowley et Pierre Curie

Pour mettre le grand peintre vénitien à l'honneur, le musée Jacquemart-André a conçu un parcours thématique réunissant une quarantaine de peintures et d'œuvres graphiques issues de collections françaises, italiennes et internationales. L'exposition met en lumière la diversité de l'œuvre du Tintoret, de ses grandes compositions religieuses, dramatiques et spectaculaires, à ses sujets mythologiques et bibliques, mêlant sensualité, humour et inventivité. Elle souligne également l'importance du dessin dans sa pratique, à travers ses études préparatoires, et présente ses portraits, remarquables par leur intensité psychologique et leur modernité.



Tintoret, *Suzanne et les vieillards*, vers 1555-1556, huile sur toile, 146 × 193,6 cm,
Vienne, Kunsthistorisches Museum, Gemäldegaleri

Audace et démesure ouvrent l'exposition sur les caractéristiques qui font l'originalité du peintre : compositions dynamiques, raccourcis spectaculaires, perspectives vertigineuses et contrastes de lumière. Dès ses débuts, Tintoret rompt avec les conventions vénitiennes et donne aux scènes religieuses et mythologiques une intensité presque théâtrale.

Avec Beauté et fatalité, l'exposition s'intéresse aux nus féminins de Danaé, Léda et Suzanne. Tintoret reprend un genre très apprécié à Venise, mais le renouvelle par une approche plus ambiguë et ironique, où sensualité, jeux de regards, miroirs et reflets interrogent autant le désir que le pouvoir de la peinture.

L'entreprise Tintoret montre ensuite l'ampleur de son activité. Face à l'abondance des commandes, le peintre organise un vaste atelier familial auquel participent notamment ses enfants, Marietta et Domenico. Cette organisation lui permet de multiplier les œuvres tout en conservant la conception des compositions et leur inventivité.

Le paragone révèle une autre facette essentielle de son travail : le dessin. Fasciné par les sculptures de Michel-Ange, Tintoret étudie les corps, les mouvements et les raccourcis à partir de moulages et de modèles. Il cherche ainsi à réunir les qualités de la sculpture et de la peinture, entre le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien.

Dans Présences vénitiennes, le portrait occupe le devant de la scène. Tintoret s'éloigne progressivement du portrait de prestige pour privilégier les cadrages rapprochés, les fonds sombres et une palette sobre, donnant à ses modèles une intensité psychologique qui fait toute la modernité de ses portraits.

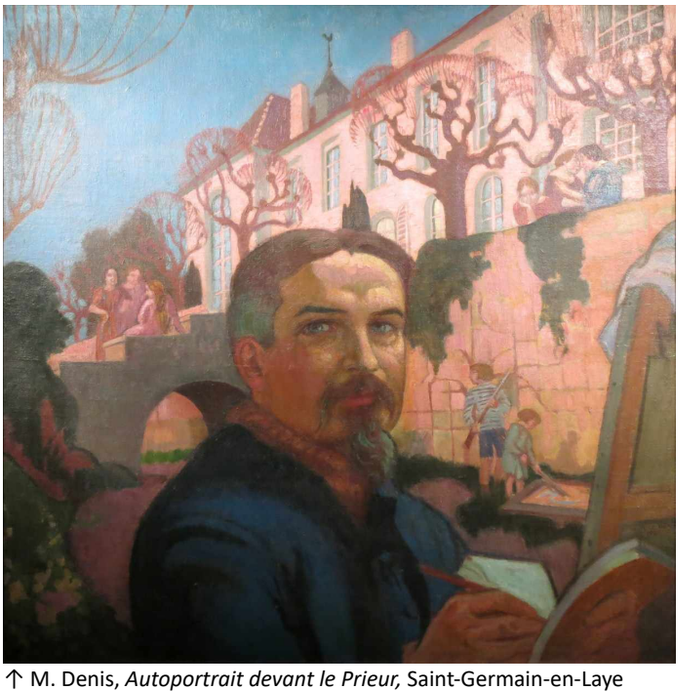
Le drame sacré revient sur ses grandes scènes religieuses. Crucifixions, Dépositions et autres épisodes de la Passion sont transformés par des compositions mouvementées, des perspectives audacieuses et des effets de lumière saisissants. Une liberté qui fascinera, plusieurs siècles plus tard, Eugène Delacroix.

Enfin, Le peintre des modernes explore la postérité du Tintoret. De Ingres à Manet, Delacroix et Cézanne, plusieurs générations d'artistes ont trouvé dans sa peinture une source d'inspiration pour libérer la touche, rompre avec les règles académiques et expérimenter de nouvelles formes. Plus qu'un style à imiter, Tintoret laisse ainsi l'image d'un maître de la liberté picturale, dont l'œuvre continue de dialoguer avec la modernité.

Bonnard, Gauguin, Sérusier…, au Musée Maurice-Denis jusqu'au 31 janvier 2027

Intitulée *Maurice Denis collectionneur – Bonnard, Gauguin, Sérusier…*, l'exposition révèle une autre facette de Maurice Denis : celle de collectionneur d'art. Tout au long de sa vie, il a réuni des œuvres d'artistes majeurs de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, notamment Vincent van Gogh, Paul Cézanne, Paul Gauguin, Pierre Bonnard, Édouard Vuillard ou encore Aristide Maillol. L'exposition rassemble près de 150 œuvres (peintures, sculptures, estampes japonaises…) et montre comment cette collection reflétait les amitiés, les goûts et les idées esthétiques de Maurice Denis. Une place importante est accordée au groupe des Nabis, mouvement artistique dont il fut l'un des principaux théoriciens.





↑ M. Denis, *Autoportrait devant le Prieur,* Saint-Germain-en-Laye
← Paul Sérusier, *Louise*

Maurice Denis

Peintre, décorateur, graveur et théoricien, Maurice Denis (1870-1943) fut également un collectionneur d'exception. Formé à Paris, il est influencé par l'art religieux de Fra Angelico et par les idées novatrices de Paul Gauguin. Avec ses amis artistes, il participe à la naissance d'un art symboliste qui privilégie l'expression spirituelle et la force décorative de la couleur et des formes.
Sa rencontre avec Marthe Meurier, qui devient son épouse et son modèle, marque également son œuvre. Tout au long de sa carrière, Maurice Denis cherche à concilier modernité artistique et inspiration chrétienne, laissant une œuvre importante qui a marqué la peinture française du tournant du XXe siècle.
La Première Guerre mondiale et le décès de sa première épouse en 1919 renforcent l'engagement de Maurice Denis en faveur de l'art chrétien. Il entreprend alors la décoration de la chapelle de son prieuré, consacrée à sainte Marthe, avant d'épouser Élisabeth Graterolle en 1922. Parallèlement, il enseigne à l'Académie Ranson et fonde en 1919 les Ateliers d'art sacré avec George Desvallières, où il forme de nombreux jeunes artistes.

Le musée

Installé dans l'ancienne maison-atelier de Maurice Denis à Saint-Germain-en-Laye, le musée départemental Maurice-Denis a ouvert ses portes en 1980. Occupant le « Prieuré », demeure acquise et aménagée par l'artiste dès 1914, il conserve également la chapelle décorée par Maurice Denis avec l'architecte Auguste Perret. Ce lieu, où le peintre vécut jusqu'à sa mort en 1943, est devenu musée à la suite d'une importante donation de sa famille et de son acquisition par le département des Yvelines.

Les collections

Les collections, consacrées principalement au symbolisme et au mouvement des Nabis, réunissent des œuvres de Maurice Denis ainsi que de grands artistes de son cercle, tels que Paul Gauguin, Pierre Bonnard, Édouard Vuillard, Paul Sérusier ou Odilon Redon. Peintures, dessins, sculptures, mobilier, vitraux et objets d'art témoignent de l'idéal des Nabis : abolir les frontières entre les arts et intégrer la création artistique à tous les aspects de la vie quotidienne.

Albert Lebourg au Musée d'Art et d'Histoire de Meudon, un paysagiste à redécouvrir

Le Musée d'Art et d'Histoire de Meudon consacre une exposition à Albert Lebourg (1849-1928), peintre impressionniste aujourd'hui moins connu que ses contemporains. À travers une soixantaine d'œuvres, l'exposition retrace son parcours et met en lumière son attachement au paysage, de l'Algérie aux bords de Seine, de la Normandie aux Pays-Bas, avec une attention particulière portée à Meudon et à ses remarquables peintures de neige.



Albert Lebourg, *Le pont Saint-Michel et Notre-Dame, vus du quai des Grands-Augustins* (1890)

Albert Lebourg occupe une place singulière dans l'histoire de l'impressionnisme. Né à Montfort-sur-Risle en 1849, il se distingue très tôt par son talent de dessinateur et développe une peinture essentiellement consacrée au paysage.



Albert Lebourg, *La Seine au Bas-Meudon*

Son séjour en Algérie constitue une étape importante de sa carrière : la lumière et les couleurs du pays nourrissent alors une recherche picturale qui se poursuivra tout au long de sa vie.

L'exposition revient sur ces premières expériences avant de suivre l'artiste dans les différents territoires qui ont marqué son œuvre.

Au fil des salles apparaissent ainsi les paysages des bords de Seine en Île-de-France et en Normandie, les vues du centre de la France, les voyages aux Pays-Bas, mais aussi les cathédrales et les ports, notamment La Rochelle et Dieppe. Une place particulière est accordée à Meudon, tandis qu'un autre ensemble met en évidence l'un des sujets dans lesquels Lebourg excella : les paysages enneigés. L'exposition présente également des œuvres graphiques qui permettent de mesurer la finesse de son travail au fusain.

Réunissant environ soixante œuvres, dont plusieurs provenant de collections particulières et de descendants de l'artiste, cette manifestation entend ainsi renouveler le regard porté sur un peintre dont la contribution à l'impressionnisme mérite d'être redécouverte. Le commissariat scientifique est assuré par François Lespinasse, chercheur et spécialiste de l'École de Rouen et fin connaisseur de Lebourg. Pour le Musée d'Art et d'Histoire de Meudon, qui conserve lui-même un important fonds consacré au paysage, cette exposition s'inscrit naturellement dans une histoire de la peinture de paysage et de son évolution, des premières recherches sur le motif jusqu'à la modernité.

Florian Krewer, au Musée d'Art Moderne de Paris : la peinture en apesanteur, jusqu'au 4 janvier 2027

Pour sa première exposition personnelle en France, Florian Krewer investit le Musée d'Art Moderne de Paris avec woven thin, une présentation de ses peintures monumentales au cœur des collections permanentes. Figures solitaires, danseurs, animaux et silhouettes en mouvement composent un monde étrange et suspendu, où l'expérience intime rencontre les tensions du monde contemporain, jusqu'au 4 janvier 2027.

L'exposition sera accompagnée d'un catalogue publié par la galerie VeneKlasen, dont la parution est prévue en octobre 2026.

Avec le soutien de Arif et Dianne Suherman et de The Kiki Collection.

Le Musée d'Art Moderne de Paris consacre à Florian Krewer sa première exposition personnelle en France. Intitulée woven thin, l'exposition réunit des œuvres récentes de l'artiste allemand, né en 1986 à Gerolstein et installé à New York depuis 2020. Présentées directement au sein du parcours des collections permanentes, ses peintures instaurent un dialogue singulier avec les œuvres du musée et proposent au visiteur une immersion dans un univers pictural aussi dense que mouvant.

L'exposition est née à la suite du don de plusieurs œuvres de Florian Krewer au Musée d'Art Moderne de Paris. Seize peintures monumentales, dont plusieurs présentées pour la première fois, y sont réunies dans un accrochage volontairement resserré. Cette proximité entre les toiles forme un vaste panorama pictural qui accentue leur puissance visuelle et donne au parcours une impression d'ensemble, presque enveloppante.

Chez Krewer, la peinture puise autant dans le vécu que dans l'imaginaire. Ses personnages semblent surgir de souvenirs, de photographies ou de scènes observées, avant d'être déplacés dans des paysages urbains et des intérieurs indéterminés. Danseurs, performeurs, animaux et figures isolées y apparaissent comme détachés du réel : leurs corps semblent flotter, se déplacer sans véritable point d'ancrage, comme libérés des contraintes physiques et sociales du monde qui les entoure.

Cette sensation d'apesanteur ne signifie pourtant pas que l'univers de Krewer soit dénué de tension.

Sa peinture se nourrit au contraire de la beauté brute du quotidien autant que de sa violence. Les scènes qu'il imagine peuvent évoquer la solitude, la fragilité ou la confrontation, mais elles laissent aussi apparaître des espaces d'intimité, de complicité et de résistance. Le peintre s'intéresse ainsi aux relations humaines et à la capacité des individus à préserver des formes de communauté au sein d'environnements parfois hostiles.

Formé à la Kunstakademie de Düsseldorf, où il a notamment étudié auprès du peintre Peter Doig, Florian Krewer a développé une pratique profondément personnelle. Ses compositions, souvent de grand format, mettent en scène des personnages aux contours et aux identités volontairement indéterminés. Le vêtement, les gestes et les attitudes suffisent parfois à suggérer une histoire, tandis que le décor paraît constamment sur le point de se transformer.

À Paris, cette peinture contemporaine prend une dimension particulière par son insertion dans les salles consacrées aux collections du musée.



Florian Krewer, reviving the Bear (2022), huile sur toile
© Florian Krewer – Musée d'Art moderne de Paris

Plutôt que de constituer un espace isolé, woven thin s'inscrit dans le parcours existant et invite à regarder autrement les correspondances entre les générations et les pratiques artistiques. L'accrochage serré des œuvres renforce encore cette impression de confrontation directe entre les tableaux et le visiteur.

Avec woven thin, le Musée d'Art Moderne de Paris offre ainsi une première rencontre française avec une peinture à la fois physique et onirique, traversée par le mouvement, la solitude et le désir de lien. Une découverte d'autant plus accessible que l'exposition, présentée au sein des collections permanentes, est en accès libre et gratuit. Elle est visible du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures, avec une ouverture prolongée le jeudi soir.

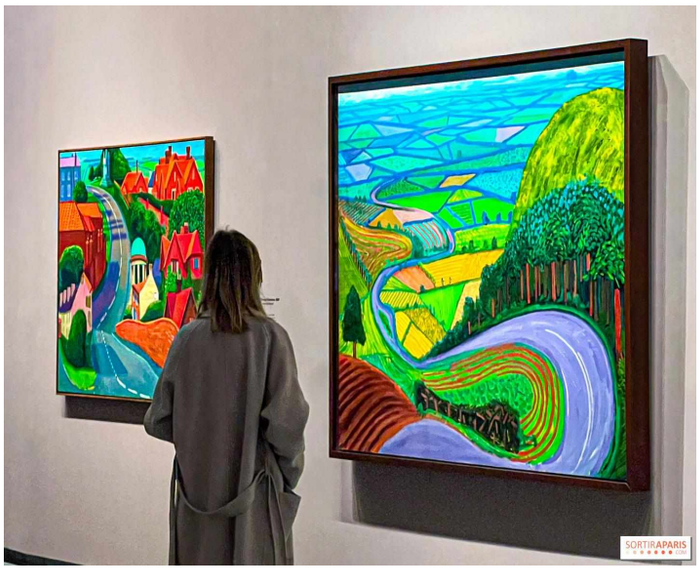
Florian Krewer : woven thin, Musée d'Art Moderne de Paris, 11 avenue du Président Wilson, 75116 Paris. Du 19 juin 2026 au 4 janvier 2027. Entrée libre dans le cadre des collections permanentes.

Histoires de paysages, de Monet à Hockney, au Musée Marmottan Monet

De Claude Monet à David Hockney, le Musée Marmottan Monet consacre une vaste exposition à l'un des grands genres de l'histoire de l'art : le paysage. Peintures, photographies, sculptures et vidéos montrent comment, de la fin du XIXe siècle à nos jours, les artistes n'ont cessé de réinventer la nature pour parler du monde, de ses bouleversements, de ses mémoires et de ses inquiétudes, du 24 septembre 2026 au 31 janvier 2027.

Commissariat : Pierre Wat, professeur d'histoire et civilisations à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne et directeur du Centre de Recherche HiCSA.

À l'occasion du centenaire de la disparition de Claude Monet, le Musée Marmottan Monet propose avec le musée de Grenoble une exposition consacrée à l'évolution du paysage artistique, de la fin du XIXe siècle à la création contemporaine. Sous le titre *Histoires de paysages. De Monet à Hockney (1893-2026)*, le parcours entend montrer que le paysage, loin d'avoir disparu avec les grandes transformations de l'art moderne, n'a cessé de se renouveler et de devenir le reflet de chaque époque.
L'exposition s'ouvre sur une figure naturellement centrale pour le Musée Marmottan Monet : Claude Monet. Mais son propos dépasse largement l'impressionnisme. De génération en génération, le paysage change de statut, de forme et de signification. Il peut être un espace observé ou rêvé. Il peut devenir le lieu où se déposent les souvenirs, les traumatismes de l'Histoire, les aspirations collectives ou encore les inquiétudes liées aux transformations diverses.

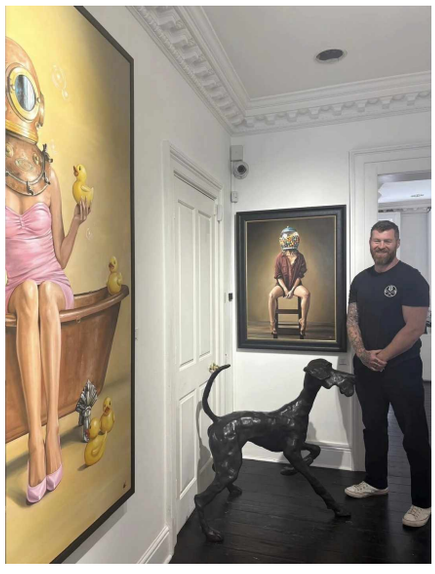


Le parcours est organisé en onze sections chrono-thématiques. Parmi elles figurent Nymphéas pour l'histoire, Paysages en guerre, Pays, paysage, Abstraire la nature, À l'origine, Paysages intérieurs, Passé, présent, futur, Local, global, total, Après l'histoire, le paysage, Paysages de l'Anthropocène et Paradis perdus ?. Autant d'étapes qui montrent combien la représentation de la nature peut devenir une manière de raconter l'époque.
Le paysage apparaît ainsi comme bien davantage qu'un simple décor. Face aux guerres et aux bouleversements politiques du XXe siècle, il devient parfois un territoire meurtri, un espace de mémoire ou de deuil. Ailleurs, il se transforme en paysage intérieur, chargé de souvenirs et d'émotions. Avec l'abstraction, les artistes s'éloignent progressivement de la représentation fidèle du monde visible pour faire de la nature un laboratoire de formes, de couleurs et de sensations. Cette évolution conduit également vers les questionnements les plus contemporains. Le paysage devient le témoin des mutations de la planète et des préoccupations environnementales. La section consacrée à l'Anthropocène interroge ainsi la manière dont les artistes rendent visibles les transformations provoquées par l'activité humaine. La nature n'est plus seulement contemplée : elle devient un sujet politique, écologique et existentiel.

L'exposition ne se limite d'ailleurs pas à la peinture. Le musée précise que le paysage y est abordé à travers la photographie, la sculpture, la vidéo et la peinture, soulignant ainsi la manière dont ce genre traditionnel s'est progressivement ouvert à de nouveaux médiums.
Le dialogue entre Monet et les artistes des XXe et XXIe siècles constitue l'un des fils conducteurs de cette traversée. De l'impressionnisme aux recherches contemporaines, les œuvres témoignent d'une même volonté : regarder le monde pour mieux en saisir les transformations. La lumière, la couleur, la mémoire, le territoire ou encore la disparition deviennent autant de moyens de repenser notre rapport à la nature.
Avec Histoires de paysages, le Musée Marmottan Monet propose donc moins une simple histoire du paysage qu'une histoire à travers le paysage. Celui-ci devient une sorte de miroir de notre civilisation : il conserve les traces du passé, exprime les sensibilités du présent et laisse entrevoir les inquiétudes comme les espoirs de l'avenir. L'exposition, placée sous le commissariat de Pierre Wat, professeur d'histoire et civilisations à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et directeur du Centre de Recherche HiCSA, sera présentée à Paris du 24 septembre 2026 au 31 janvier 2027, avant de rejoindre le musée de Grenoble du 5 mars au 4 juillet 2027.

Ed Williamson, du rugby professionnel au pinceau
New York et Monaco après le championnat anglais

Avant de devenir artiste contemporain, Ed Williamson a joué au rugby à XV en tant que professionnel dans le championnat anglais (Premiership) pendant plus d'une décennie. Lui et sa famille se sont installés dans le sud-ouest de la France en 2014 afin qu'il puisse passer du rugby à la peinture à plein temps. Depuis lors, ses œuvres ont été exposées dans divers lieux à travers le monde, de New York à Monaco.



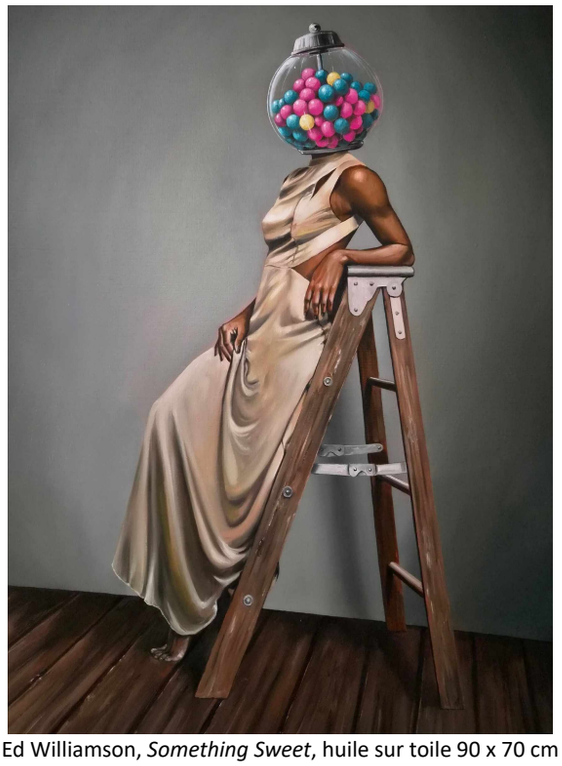
Issu d'une famille aux liens artistiques très forts, Ed a montré très jeune un talent pour la peinture : ses travaux de terminale ont d'ailleurs été exposés à la Tate Modern dans le cadre d'un événement célébrant les jeunes talents. Pourtant, lorsque l'opportunité de jouer en Premiership Rugby s'est présentée à lui à l'âge de 18 ans, il ne pouvait pas laisser passer une chance pareille. Après plus d'une décennie passée en Premiership, Ed a repris le pinceau lorsqu'une grave blessure l'a écarté des terrains pendant toute une saison, et c'est ainsi qu'est née une passion renouvelée pour la peinture. Autodidacte depuis lors, Ed a accepté une offre pour terminer sa carrière de rugbyman en France à temps partiel, afin de pouvoir consacrer davantage de temps à perfectionner ses compétences et ses connaissances en tant qu'artiste. Depuis qu'il a pris sa retraite du rugby en 2017, Ed mène une carrière florissante d'artiste contemporain, développant sa propre vision du surréalisme, des beaux-arts et de la culture contemporaine.

Le style pictural d'Ed allie son sens de l'humour à son talent exceptionnel, dans le but de créer des tableaux qui sont non seulement beaux, mais aussi intéressants et parfois stimulants.
Fervent défenseur des associations caritatives, tant sur le terrain qu'en dehors, Ed a été chargé de peindre un portrait de Brian O'Driscoll pour le bal de charité du maire de Dublin en 2022, et aussi pour le plus récent 50e anniversaire du Maire de Dublin en 2026 avec un portrait d'Andy Farrell, le Chef du rugby Irlàndais.



Ed Williamson, *Serenity*, huile sur toile 90 x 70 cm

À ce jour, Ed a récolté plus de 70 000 euros au profit de diverses associations caritatives.



Ed Williamson, *Something Sweet*, huile sur toile 90 x 70 cm

Les œuvres d'Ed sont exposées dans des galeries en Irlande, notamment Gormleys Gallerie en Dublin/Belfast et Royaume-Uni et dans des salons d'art dans tout Europe. Il vit aujourd'hui à Bordeaux avec sa femme Beverley et leurs quatre enfants.

Ed Williamson
www.edwilliamsonart.com



Ed Williamson, *Penny For Your Thoughts*, huile sur toile 90 x 70 cm



Ed Williamson, *Cherry Bomb,* huile sur toile 90 x 70 cm



Ed Williamson, *Mother Nature*, huile sur toile 180 x 120 cm



Ed Williamson, *The last sweet thing*, huile sur toile 140 x 100 cm

Natacha Clémentine : Ne doute pas que je t'aime
Une poésie aux couleurs de la Bretagne

Natacha Clémentine a grandi en Normandie dans les années 90. Passionnée de lecture et de littérature, elle s'engage dans des études d'anglais à l'université de Rouen puis de Bordeaux où elle obtient l'agrégation.
Elle écrit bien sûr, mais elle dessine aussi. Passionnée par les visages et leurs portraits, elle s'essaye à différentes pratiques : encre, aquarelle, gouache, mosaïque… Elle vit à présent dans la campagne bretonne, entourée d'arbres, de fleurs, de rivières et de ses chiens adorés.



Toi tu as trouvé des mots :
espace de ludicité, jeu de rôle
Tu disais : J'ai le beau rôle

Tu voulais dire : le rôle principal
Tu disais : un espace de liberté
Libre de ton désir, libérée de moi

Les mots devaient te libérer
Mais ces garçons sans langage
Te gardaient enfermée dans ta tête.
N. C., Ne doute pas que je t'aim

La poésie de Natacha Clémentine ne prend pas de chemins détournés. Elle est directe. Elle est franche. Sans détour ni artifice. Sa clarté brille d'une lumière parfois douce, parfois crue, qui éclaire les corps, les désirs, les blessures et, somme toute, les contradictions. L'intime et le politique. Le corps et la mémoire. Estampes gravées. Un espace de confrontation avec ce qui peut perdurer au gré du temps. Les mots avancent à découvert. Une force qui tient autant à la simplicité qu'à la précision. Une poésie qui ne cherche pas à dissimuler. Nommer. Pointer du doigt. Faire entendre et regarder en face ce qui, souvent, se blottit dans le confort usuel, dans l'ombre d'une stagnation anodine. La poésie de Natacha Clémentine est incisive et incarnée.
Que reste-t-il en nous après l'expérience ? Une image ? Une impression ? Une honte ? Un souvenir ? C'est juste. Les batailles intérieures sont un vaste terrain d'explorations poétiques. Fragments du vécu. Images instantanées. Formules qui frappent fort, qui ciblent avec tact. L'alternance y est omniprésente. Elle se manifeste dans une apparente simplicité, traversée de ruptures, de répétitions, de glissements de sens parfaitement — et pleinement — revendiqués. Une poésie qui avance par touches, par éclats, qui saisit l'instant pour mieux faire surgir ce qui se cache derrière l'allusion.
La poète dicte sa voie. L'art de reprendre possession de ce qui a été, intérieurement palpé. Le moyen de nommer ce qui échappe encore et de faire surgir, derrière les corps et les expériences, la délivrance espérée.
Disons-le. La douce plume fixe le cap. Une fermeté intraitable sous une forme de velours. Elle interroge également la manière dont les mots peuvent enfermer autant qu'ils peuvent libérer.

Ne doute pas que je t'aime est un plaidoyer manifeste pour la liberté d'être soi. Dès les premières lignes, un point crucial s'y dessine : cette parole qui refuse les connivences artificielles, qui récuse la culpabilité, qui cherche sans détour, dans les replis de l'intime, les images capables de rendre à chacun sa dignité première, sa pleine puissance d'aimer. Le message qui traverse le recueil est celui d'une reconquête de la parole. Sans dissocier toutefois la violence de la tendresse, il met en tension le désir, le consentement, la honte, les rapports de pouvoir et les représentations du corps.
Les sujets abordés dans le recueil ne sont pas de ceux que l'on traite sans précaution. Dépendance, honte, humiliation, abandon, culpabilité, rapport au corps, besoin de réassurance… Autant de territoires sensibles, parfois dérangeants, que la poète choisit pourtant d'affronter sans les contourner. Sa manière de les habiller poétiquement, par les images, les répétitions et les jeux de voix, leur fait changer d'aspect. Ce qui pourrait n'être qu'une confession douloureuse devient, de ce fait, une matière littéraire ouverte et mouvante.
Le paradoxe de la survie, le remède qui devient poison, le rapport entre dépendance et amour, le plaisir comme notion étrangère ou encore la peur de l'abandon cessent d'appartenir au seul territoire de l'intime et de la douleur. Ils se transforment en des points de départ pour affronter le monde extérieur, pour supporter le poids du jugement opposé, pour contrer les mécanismes de la culpabilité implicite.
Nommer les blessures et regarder les contradictions en face pousse à transformer ce qui paraissait indicible en matière poétique. Un recueil qui met en lumière la face cachée de la résilience.

Ne doute pas que je t'aime
Natacha Clémentine
Collection Poésie au Présent
Editions Douro

https://www.editionsdouro.fr

EXTRAITS CHOISIS

Toi tu as trouvé des mots :
espace de ludicité, jeu de rôle
Tu disais : J'ai le beau rôle

Tu voulais dire : le rôle principal
Tu disais : un espace de liberté
Libre de ton désir, libérée de moi

Les mots devaient te libérer
Mais ces garçons sans langage
Te gardaient enfermée dans ta tête.

Tout le monde n'est pas poète.

Page 9

**
*

Détends ta mâchoire,
Lisse ton front,
Respire tranquille ;
La douleur est amour

Tu as le droit au plaisir ;
Par la grâce des contraires
tu es parfaite
et je suis pardonnée

La douleur est étrangère à tes rêveries
Elle est de plus loin que les rêveries
L'amour de la douleur ne connaît pas son âge
Elle épouse ma forme comme un premier repère

Page 30

**
*

Il y a des choses qu'il faudrait dire
indispensables et tellement secrètes –
Ielles n'imaginent pas comment
Je pourrais le dire en poésie

Ielles pensent à tout vomir tel quel ;
Vomir ce n'est pas mon commerce :
Vomir sert à laver la faute
quand tu as déjà trop consommé

Page 57

C'est la tétanie contre le passage à l'acte
Le dernier garde-fou c'est toi prostrée
Sous les insultes et les cris, toi enfin soulagée
Des contorsions imposées à ton corps
Tétanisée sous les insultes tu es calme
Écrasée comme mourir, comme implorer
Sans remède et sans solution
Tripes à l'air et difficiles à contenir

Page 77



Toutes mes peurs
Me clouent au sol
J'ai peur de bouger

Peur de me tromper
De ne pas savoir faire
Ou de mal faire

Je rejette la méchanceté de ceulles
Qui remplacent une violence par une autre
Je ne peux pas m'engager contre toi
M'engager c'est te proposer le choix

Page 93

Henri Sacchi : de Paris aux terres bretonnes
Peindre la vie aux couleurs de ses rêves

Né à Paris en 1952 d'une mère aquarelliste reconnue et d'un père italien aventurier, Henri SACCHI manifeste dès l'enfance un goût prononcé pour le dessin et la peinture, privilégiant les paysages à la gouache ou au lavis et les portraits au crayon.
Sa vie professionnelle ne lui permet plus de produire que de rares tableaux à l'huile mais le met aussi en contact avec de prestigieux architectes qui développent en lui le goût pour le trait rigoureux et la perspective juste.
Une activité parallèle d'écrivain (une quinzaine d'ouvrages publiés) l'éloigne également des pinceaux.
Autodidacte, il se lance dans une activité picturale intensive à partir de 2013 à la faveur de son installation en Bretagne. Il choisit de travailler la peinture acrylique. Résolument figuratives, s'appuyant sur une base dessinée exigeante, ses œuvres sont marquées par une exploration onirique de ses émotions et des souvenirs de ses nombreux voyages.
Sur nombre de ses toiles, ses personnages (majoritairement des femmes, des couples d'amoureux ou des promeneurs solitaires...) se retrouvent en lisière du surréalisme (assis sur une aile d'avion, traversant la toile d'un musée, pénétrant à l'intérieur d'un livre...), ce qui accentue un onirisme nostalgique.



Explorateur passionné de l'histoire de l'art, il aime en particulier les randonnées avec les maîtres flamands et italiens de la Renaissance, les peintres rococo (Fragonard, Watteau, Boucher...), les impressionnistes, les surréalistes (Magritte, de Chirico, Dali...) ou les artistes plus contemporains comme Tamara de Lempicka, Irina Biatturi, ou Jack Vettriano dont les œuvres font palpiter la vie.
Henri SACCHI participe à de nombreux salons et expositions, majoritairement en Bretagne et dans l'Ouest francilien.



Henri Sacchi, *L'Esprit d'Aventure,* acrylique 46 x 54 cm

Pour Henri Sacchi, l'important est moins de peindre un sujet que d'en souligner l'effet. Tout commence par l'accroche visuelle des couleurs vives et contrastées, par celle de la lumière (et donc des ombres) omniprésentes, et par la profondeur des perspectives qui permet d'ouvrir une troisième dimension vers l'évasion. Là commence le transfert subjectif des émotions du peintre vers celles du spectateur.



Henri Sacchi, *Pique-nique*, acrylique 61 x 46 cm

Mais les tableaux cherchent aussi à solliciter d'autres sens. Ainsi une glycine sur un mur ne doit apporterseulement ses couleurs mais aussi le parfum qu'elle dégage. Les rues des mégapoles, au dessin précis etarchitecturé, doivent aussi refléter les rumeurs et tumultes de la ville. Une scène de pique-nique sous unarbre doit jouer du contraste entre l'ombre et la lumière mais aussi établir les écarts entre fraîcheur etchaleur. Ainsi le spectateur est-il invité à un voyage polysensoriel.

Henri Sacchi



Henri Sacchi, *Cable car*, acrylique 60 x 81 cm



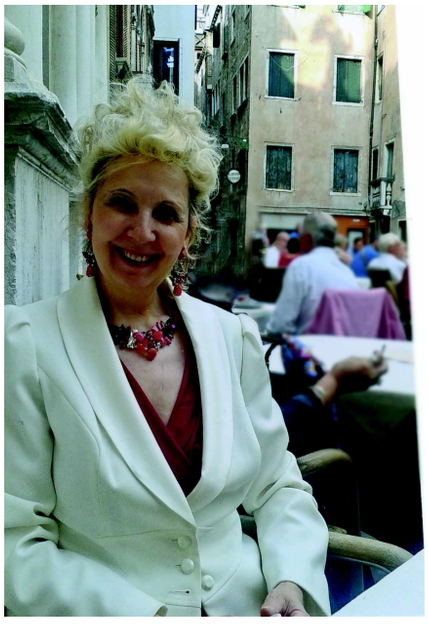
Henri Sacchi, *Chicago, 6 h du Matin*, acrylique 50 x 60 cm



Henri Sacchi, *Les Quais Disparus*, acrylique 80 x 60 cm

Frédérique Ramos : une poésie en clairs-obscurs
La musicalité des mots avant toute chose

Après un doctorat de Lettres à la Sorbonne, Frédérique Ramos a exercé le métier de professeur. Elle est l'auteur de nombreux recueils poétiques (voir la bibliographie en première page) qui ont été primés à des concours tels que ceux de la Société des Poètes Français, la Société des Poètes et Artistes de France…



Frédérique a illustré par des dessins certains de ses livres et notamment son roman fantastique *Les Enchantements du Domaine*. Elle a travaillé avec des peintres et musiciens. La musicalité, les images tiennent une place prépondérante dans son univers poétique.

« Par certains jours
La petite musique de la joie
Rayonne au fond de notre cœur
Sans qu'on sache pourquoi
Entre nos mains
Un coquillage invisible
De nacre rose
Scintille
Et tous les arbres
S'inclinent à notre passage… »

F. Ramos, *Miscellanées poétiques en clairs-obscurs*

Une traversée poétique organisée en plusieurs ensembles, où alternent ballades, méditations lyriques et tableaux du quotidien. L'écriture s'appuie sur une forte présence des éléments naturels — désert, mer, saisons, nuit — pour explorer des états intérieurs : émerveillement, mélancolie, espoir ou inquiétude face au monde.

« Flûte au désert
Chant pur
Ondulement des dunes
En chromatismes fins
Perles de sons
Cristaux de sable
Une mélodie d'oasis
Se perçoit au lointain
Tandis que les doigts dansent
Au long de l'instrument
Comme le vent
Dans les manteaux des bédouins.... »

Les premières sections privilégient une poésie descriptive et musicale, où les paysages deviennent des miroirs de l'âme. Par exemple, dans les ballades, la nature est à la fois grandiose et intime, comme le suggère l'image récurrente du silence et de l'immensité : « Car dans l'immensité seul le silence est grand. » Progressivement, le recueil s'oriente vers des textes plus introspectifs, où les rêves, la mémoire et le temps occupent une place centrale.

« Au bord de la mer
Dressé sur la plage
Tel un phare vigie
Guetteur des tempêtes
Le piano écoute
Le chant des vagues
Ses cordes frémissent
Lorsque les embruns portés par les brises
Effleurent ses touches
Il lui semble alors
Devenir la mer
Devenir le vent
Qui va se noyer loin dans l'horizon… »

Une autre partie s'attache à des scènes humaines — la gare, les rencontres, la solitude — révélant des existences anonymes, souvent marquées par l'attente ou la fragilité. Enfin, les dernières sections abordent des thèmes plus graves : guerre, dérèglements climatiques, exil, souffrance intime.

« Par certains jours
La petite musique de la joie
Rayonne au fond de notre cœur
Sans qu'on sache pourquoi
Entre nos mains
Un coquillage invisible
De nacre rose
Scintille
Et tous les arbres
S'inclinent à notre passage… »

La poésie devient alors un moyen d'interroger la responsabilité humaine et la perte de repères, comme dans l'évocation d'un monde en crise où « la planète meurtrie / Brûle, fond et se meurt ». L'ensemble compose ainsi une œuvre structurée par contrastes — lumière et obscurité, joie et douleur — où la sensibilité personnelle dialogue constamment avec une réflexion plus large sur la condition humaine et le devenir du monde.

Miscellanées poétiques en clairs-obscurs
Frédérique Ramos
Éditions de l'Onde - 15 mai 2026

https://editions-onde.com

POÈMES CHOISIS

BALLADE MARINE

Sous le soleil levant aux palpitants éclats,
Les vagues bleues s'enroulent en courbes sensuelles,
La houle bâille encore et la lune s'en va
Rêver de son eau pure aux milliers d'étincelles…
Les oiseaux réveillés volent à tire-d'aile
Vers l'exquise douceur des chaleureux climats,
Les gais dauphins célèbrent leurs danses rituelles,
Sans se lasser la mer joue ses tendres arias.....

Quand les songes de nuit glissent vers leur trépas,
Les marins vont humer les odeurs fraternelles
D'algue et de café chaud, de vent, de chocolat.
Sur le pont tout s'agite, on se presse, on se hèle,
L'astre grandit, revêt des roseurs irréelles,
On grimpe avec ardeur au sommet des grands mâts
Contempler l'infini loin des vaines querelles.
Sans se lasser la mer joue ses tendres arias.

Mais l'on perçoit soudain comme un léger fracas,
Peu à peu des nuées noirâtres s'amoncellent.
Un orage violent se prépare au combat,
Des flots de pluie glacée sur les voiles ruissellent,
Des trombes d'eau salée brutalement déferlent.
L'équipage affolé court de-ci, court de-là
Puis revient le silence et l'azur se révèle…
Sans se lasser la mer joue ses tendres arias.

Sous tes couchants couleur d'or et de mirabelle,
Tu resplendis, ô mer, et tes tendres arias
Font jaillir en notre âme aux blessures mortelles
Le sublime abandon des terrestres tracas.

À goûter de l'instant cette saveur magique
Qui leur laisse entrevoir un brin d'éternité.
Le bonheur en chacun compose ses cantiques,
Le printemps fait jaillir ses floraisons rosées !



BALLADE DU PRINTEMPS

S'envolent dans le vent les pétales légers
Des cerisiers en fleurs aux pâleurs féeriques
Dans les grands parcs où l'on aime à se promener
Quand les oiseaux heureux inventent des musiques
Peuplées de rêves doux et d'amours magnifiques.
Notre cœur attendri se prend à espérer
Un monde nouveau-né tranquille et pacifique.
Le printemps fait jaillir ses floraisons rosées !

Tout palpite et murmure et semble s'éveiller,
Le ciel invente un bleu aux teintes oniriques,
On le dirait tissé de poudres étoilées,
Les humains se sourient et chaque jour s'appliquent
Notre âme semble éclore en parfums enchantés,
La splendeur printanière en elle se duplique,
Tout change étonnamment, on se sent apaisé
Comme si notre Terre devenue mystique
N'était plus qu'un sublime orchestre symphonique
Dont chaque instrument joue sans jamais se lasser
Pour sonner le réveil des bourgeons léthargiques.
Le printemps fait jaillir ses floraisons rosées !

Mais hélas, on le sait, l'éphémère a marqué
Le joli mois de mai de son sceau fatidique,
L'avenir du printemps est un destin tragique
Car dans l'été mourront ses floraisons rosées…

Christiane Tacussel (Crista), émotions suspendues
Entre réalisme et expression contemporaine

Peintre autodidacte, Christiane Tacussel, dite Crista, dessine depuis toujours et s'est très tôt consacrée à la peinture à l'huile, en travaillant dans différents ateliers. Elle a depuis participé à une vingtaine d'expositions. Son travail est principalement consacré au portrait, avec une attention particulière portée à la figure féminine et à l'expression de l'intériorité. Sa pratique picturale s'articule autour du regard et des postures du corps, explorant les tensions entre retenue, vulnérabilité et affirmation de soi.



Le regard occupe une place centrale dans l'œuvre de Christiane Tacussel. Véritable miroir de l'intensité émotionnelle et de l'intériorité, il devient le point de rencontre entre le sujet et le spectateur. Entre réalisme et expression contemporaine, Christiane Tacussel cherche ainsi à saisir ce qui dépasse la simple apparence : une émotion suspendue, une histoire implicite, une présence singulière.

Figures assises, corps contenus dans un geste enveloppant, visages saisis dans leur seule intensité : chaque œuvre explore une présence intérieure, entre retenue vulnérabilité et affirmation de soi. Le regard frontal et silencieux instaure un dialogue avec le spectateur et interroge le monde extérieur avec distance et lucidité. Par une peinture sensible et expressive, l'artiste développe un univers cohérent où la figure féminine devient le lieu d'une réflexion sur l'intime, la mémoire émotionnelle et la relation à l'autre.



Christiane Tacussel, *Chrysalide*

Cette recherche se traduit par une peinture à la fois sensible et affirmée, dans laquelle le visage devient le principal espace d'expression. Les traits sont dessinés avec précision, mais sans jamais tomber dans une représentation froide ou purement descriptive.

L'artiste privilégie au contraire une certaine simplification des formes, qui donne à ses figures une présence presque intemporelle. Les yeux, particulièrement travaillés, attirent immédiatement l'attention et confèrent aux personnages une intensité silencieuse.

La matière et la couleur participent pleinement à cette atmosphère. Dans cette œuvre, les tonalités chaudes de l'ocre, du brun, du cuivre et de la chair se répondent et enveloppent le personnage d'une lumière douce. Le fond sombre accentue encore cette chaleur chromatique et fait émerger le visage avec force. Les contrastes, soigneusement maîtrisés, donnent du relief aux volumes tout en conservant une certaine douceur dans les modelés.

Christiane Tacussel accorde également une grande importance à la posture. Le corps, ici partiellement replié sur lui-même, suggère une attitude à la fois protectrice et abandonnée. Les bras qui entourent la figure introduisent une dimension intime et presque méditative, tandis que le regard frontal établit un dialogue direct avec celui qui observe. Cette tension entre retrait du corps et ouverture du regard constitue l'une des forces de sa peinture.

Son style repose ainsi sur un équilibre subtil entre maîtrise du dessin, expressivité de la couleur et puissance émotionnelle. Sans chercher l'effet spectaculaire, l'artiste installe une présence qui s'impose progressivement. Ses portraits invitent moins à deviner l'identité de leurs modèles qu'à s'interroger sur ce qu'ils ressentent. C'est précisément dans cet espace entre apparence et émotion, entre silence et expression, que Christiane Tacussel affirme une écriture picturale personnelle, profondément attachée à la figure humaine et à ses mystères.

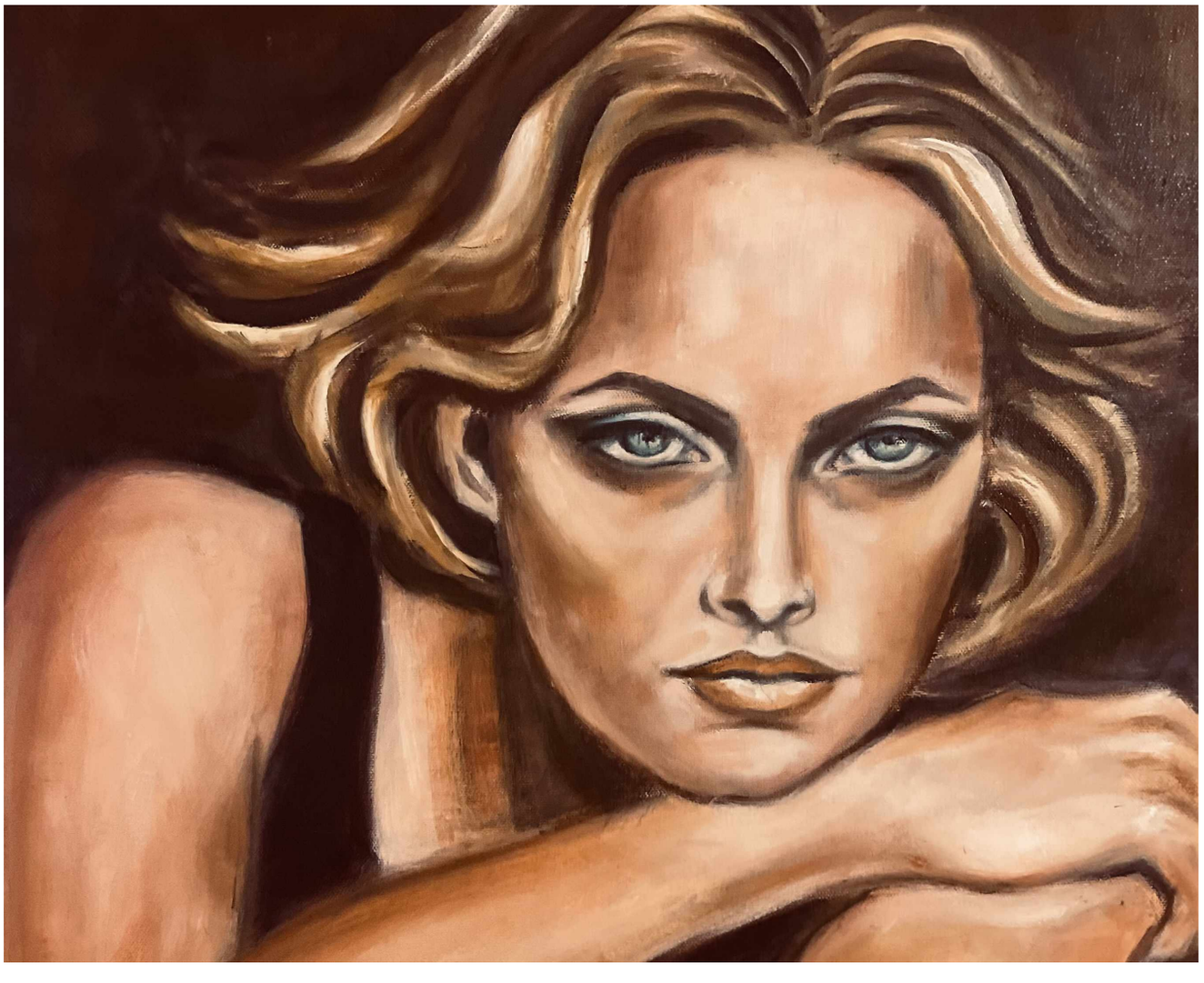
@CRISTACUSSEL4

Christiane Tacussel





↑ Christiane Tacussel, *Désenchantée*
← Christiane Tacussel, *L'Attente*
↓ Christiane Tacussel, *Ambre*



Jénia Berkovitch : *Car Février N'en Finit Plus…*
Des vers écrits dans l'épreuve face à la guerre

Jénia Berkovitch (née en 1985) est une metteuse en scène de théâtre et poétesse. En mai 2023, elle a été arrêtée aux côtés de la scénariste Svetlana Petriïtchouk pour la pièce « Finist, le clair faucon », qui a remporté deux Masques d'or. En 2024, elle a été condamnée à 5 ans et 7 mois de prison pour « apologie du terrorisme » pour ce même spectacle. Elle est actuellement détenue dans une prison russe.



Il y a des recueils qui naissent de l'urgence. Celui-ci en porte la date du début de la guerre. La cicatrice est énorme ! Mai 2022, à peine plus de deux mois après le début de l'invasion de l'Ukraine. Jénia Berkovitch, metteuse en scène et poétesse russe aujourd'hui incarcérée dans une colonie pénitentiaire pour avoir monté une pièce jugée par le régime comme une « apologie du terrorisme », écrit depuis 2022 des textes dont beaucoup de commentateurs pensent qu'ils ont pesé, davantage encore que ses mises en scène, dans son arrestation. Ce triptyque consacré à un grand-père imaginaire ou réel s'inscrit dans cette veine : une poésie de dissidence intime, qui ne crie pas, mais qui refuse.

Une scène plutôt qu'une déclaration. Ce qui frappe d'abord, c'est le choix de la forme. Berkovitch rédige un manifeste. Elle construit des scènes banales qui se transforment en un cri de cœur. Un tabouret de marque suédoise, une fenêtre, une cour d'immeuble soviétique… Le cœur du recueil n'est pas la colère, mais une supplique. Une image hante les lignes. Le grand-père, qui a connu la vraie guerre, celle de 1941-1945, demande à son petit-fils de ne rien publier, de ne brandir ni lettre ni portrait, de ne pas le laisser récupérer par la propagande du présent. C'est un renversement frappant : d'ordinaire, dans la culture officielle russe, ce sont les vivants qui brandissent les morts pour légitimer la guerre. Des scansions collégiales s'emparent des sentiments. Les plus dures qui soient. La dette du souvenir y est retournée en fardeau imposé aux morts par les vivants.

La voix de la poète exige parfois le droit à l'oubli. Elle dissocie violemment ceux qui ont payé le prix réel du sacrifice de ceux qui aujourd'hui s'en servent comme argument moral. Il y a dans ses vers une fatigue physique. Il y a l'usure du temps. Il y a tous ces morts qu'on ne laisse pas reposer.

Continuer à illustrer une guerre qui n'est plus la sienne. La blessure privée, selon Jénia, est tout simplement tapie sous la blessure historique. Le mouvement poétique change parfois de registre. Il quitte l'Histoire pour la mémoire intime. Une marche forcée. Ou une balade, main dans la main. Gestes ordinaires. Cris réprimés. Rêves en suspens. Pourquoi ne pas croire, dans la foulée, à des jours meilleurs ? C'est précisément ce contraste peu bruyant qui donne sa force aux poèmes de Berkovitch.

À la fois ancrée dans la tradition poétique russe et profondément novatrice, cette poésie est un témoignage et un appel à la résistance. Elle mêle la gravité de l'Histoire à la tendresse du souvenir intime — un musée visité enfant, un atlas déplié, un cadeau reçu — et c'est ce contraste qui porte sa charge la plus intime : le sentiment que ni la mémoire ni l'amour ne suffisent à arrêter une guerre. Écrite dans l'urgence des premières semaines de l'invasion par une autrice aujourd'hui emprisonnée pour son art et son engagement, cette œuvre documente, note en bas de page à l'appui, un moment où le quotidien familial se heurte de plein fouet aux catégories de la propagande d'État. Une poésie qui se nourrit de l'expérience : la guerre et la prison.

Car Février N'en Finit Plus…
Jénia Berkovitch
Tourgueneff (Septembre 2026)

https://editionstourgueneff.com/fr



EXTRAITS CHOISIS

GRAND-PÈRE

Pour Alexandre Siomine

Peut-être avait-il trop regardé les infos
Ou abusé du vin à table.
Une nuit, Sergueï reçut la visite de son grand-père,
Celui qui avait fait la guerre. Il s'assit sur un tabouret Ikea,
Devant la fenêtre, dos à la cour. Et dit : écoute Seriojenka,
C'est sérieux en ce jour.

Mon petit gars, mon petit-fils adoré,
N'écris rien sur Facebook, jamais…
Plus de victoires du tout…

Oui je sais que tu es bosseur, libéral, tralala.
Non, tu n'as rien voulu de tout cela,
Mais moi non plus, je n'en ai pas voulu !
Notre vie, nous l'avons vécue,
Elle fut dure, elle n'est plus.
Pourrions-nous cesser à présent
D'illustrer votre guerre constamment ?
Les gars, pour nous c'est fini
La terre nous a repris.
Débrouillez-vous maintenant,
Partez à zéro, comme des grands.

Nous n'avons pas besoin de votre fierté
Ni de votre honte refoulée.
Fais en sorte, je t'en prie
Que pour finir, on m'oublie.

Mais Grand-père, comment oublier le Musée russe[1],
nos zigzags
Main dans la main, pour trouver La Neuvième Vague[2].
Ou quand je m'éveillais tout mouillé
Et que tu venais m'habiller.

Et comment nous lisions Prichvine[3],
Et cherchions sur l'atlas les pôles,
Toi qui m'as expliqué pourquoi
Chaque avion zèbre le ciel
D'une piste blanche pareille,
Ou alors la loupe,
Ton cadeau, quand j'étais enfant…

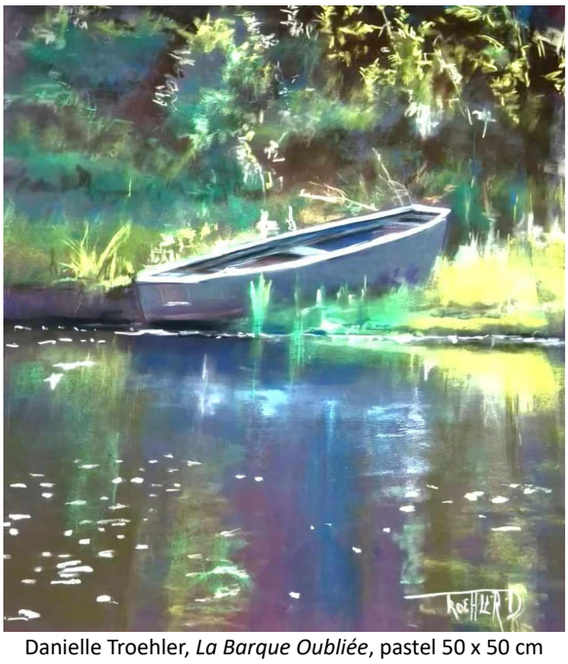
Ce n'est rien, dit grand-père
Tout en disparaissant,
Puisque rien n'a aidé.

Danielle Troehler, pastelliste autodidacte
Du métier de soignante à l'éveil artistique

Née à Strasbourg en 1967, Danielle Troehler a d'abord consacré plusieurs années de sa vie au soin, après avoir obtenu son diplôme de soignante aux Hôpitaux Universitaires de Strasbourg. Une interruption brutale de sa carrière pour des raisons de santé l'amène, en 2016, à découvrir presque par hasard le pastel sec au cours de sa rééducation fonctionnelle.
Cette rencontre inattendue avec la matière et la couleur ouvre alors un nouveau chapitre de son existence, donnant naissance à une pratique artistique autodidacte qu'elle développe depuis avec sensibilité et persévérance.
Le pastel de Danielle Troehler fait rêver. Il se distingue par une touche très douce, où se déploie un voile poétique et apaisant, immédiatement perceptible.
« Autodidacte, j'ai peu à peu développé un univers inspiré par la lumière, la douceur et les nuances. À travers le pastel, je cherche à traduire mes émotions et ma sensibilité. Chaque création est une invitation à prendre le temps de regarder, de ressentir et de s'évader, pour emmener celui qui la contemple dans un instant de rêverie, où chacun peut retrouver une émotion qui lui est propre. »

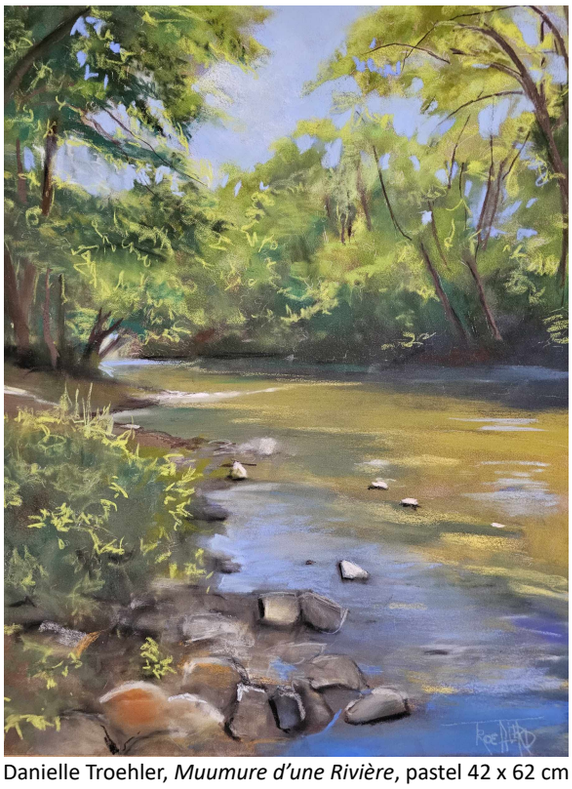

D. Troehler / Photo : © Émilie Joson Diaz

Un instant suspendu entre le jour et la nuit. À l'horizon, le soleil descend lentement derrière une nappe de brume. Il dépose sur l'eau une lumière chaude, une douceur incandescente. Les orangés, les roses et les jaunes se fondent dans des gris bleutés et des mauves délicats. Le ciel se dissout peu à peu. Une douceur contemplative enveloppe les éléments que la peintre a choisi de mettre au premier plan.


Danielle Troehler, *La Barque Oubliée*, pastel 50 x 50 cm

Cela, avant de glisser progressivement vers les espaces lumineux et vaporeux. Les contours se dissipent, magnifiquement, par endroits. Les tonalités se fondent les unes dans les autres.

La matière poudreuse est très bien adaptée à cette recherche de transparence. Elle permet aux couleurs de se superposer et de se fondre de la manière la plus souple, la plus réussie.


Danielle Troehler, *Muumure d'une Rivière*, pastel 42 x 62 cm

Une œuvre contemplative, où le pastel transforme un simple coucher de soleil en une vision presque onirique : la lumière s'éteint, mais ses couleurs demeurent longtemps à la surface de l'eau.



Danielle Troehler, *Matin Brumeux*, pastel 30 x 40 cm



Danielle Troehler, *Ailes sur l'Océan* 24 × 32 cm

Fleur Bugara, l’espace entre l’art et l’architecture
Une jeune artiste au croisement de deux mondes

À seulement 20 ans, Fleur Bugara développe un univers artistique nourri par sa formation en architecture design à l’ENSAAMA Olivier de Serres, puis à l'ENSA Paris La Villette à Paris. Entre dessin sensible, réflexion sur l’espace et exigence constructive, elle explore les liens entre création artistique et architecture, faisant de cette double culture le socle d’une démarche où les formes deviennent un langage.

Fleur Bugara développe une pratique attentive au réel et aux émotions, où l’observation des espaces et des formes se mêle à une recherche plus intime. Son travail cherche ainsi à transformer ce qu’elle voit et ressent en un langage graphique personnel.

« Ma pratique se concentre principalement sur le dessin et l’illustration, que j’utilise comme outils d’exploration du réel et du sensible. Depuis plusieurs années, je développe une démarche artistique fondée sur l’observation, la transcription et l’interprétation des environnements que je traverse. Mon intérêt pour l’architecture nourrit ma manière de regarder : attention portée aux textures, aux espaces, aux volumes, à la lumière. Cette approche croise une dimension plus intime, liée à l’expression des émotions et à la recherche d’un langage personnel. »



Instagram : @fleur.bugara

Le travail de Fleur Bugara se construit dans un équilibre entre précision et liberté, porté par une attention particulière au paysage. À travers le trait et des techniques simples, elle réinterprète les lieux en mêlant observation du réel, architecture, nature et mémoire.

« Mon travail propose une vision où se rencontrent précision et sensibilité, structure et spontanéité. Il témoigne d’un cheminement artistique en évolution constante, engagé dans la compréhension du monde et de soi-même. »

Le paysage réinventé par le trait

« Mon regard se porte aujourd’hui sur le paysage. À travers une série de dessins réalisés à l’encre de Chine, au stylo bille et au crayon papier, j’explore les relations entre nature, architecture et mémoire des lieux. Mes dessins tentent de montrer une maîtrise du trait : précis sans être froid, libre sans jamais perdre leur structure. Chaque composition semble naître d’une observation attentive du réel, puis se transformer en vision poétique. »

« En choisissant des outils simples — encre, bille, graphite — je souhaite démontrer que la richesse d’une œuvre naît d’abord du regard et de la sensibilité. Les textures, les densités de traits, les contrastes entre vide et plein donnent à chaque dessin une respiration particulière. »



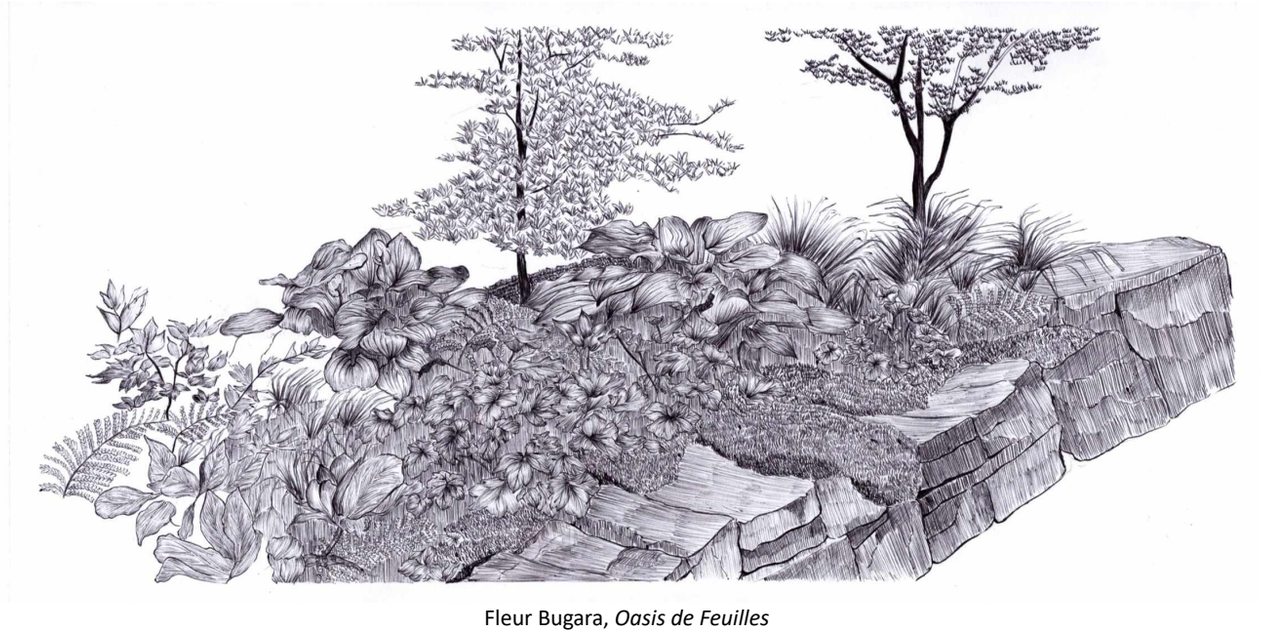
Fleur Bugara, *Maquette Pilotis*

Fleur met la simplicité des outils au service de la sensibilité. Des techniques simples pour laisser toute sa place au regard, au geste et à la sensibilité. Les variations de textures, de densité et de contrastes donnent à ses compositions leur rythme et leur respiration.

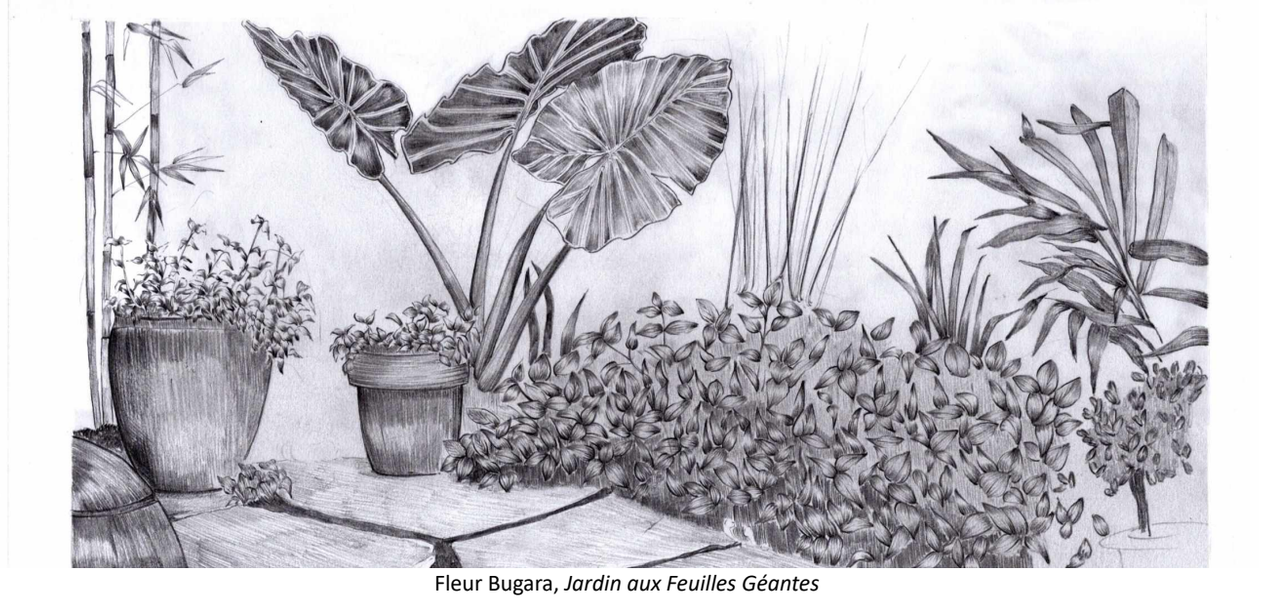
Le travail de la jeune artiste sur le paysage rappelle l’importance de notre lien à la nature, à l’espace habité et au temps lent de l’observation. Entre dessin d’art et pensée du design, Fleur Bugara cherche ainsi à transformer des lieux au charme exceptionnel en œuvres contemplatives, finement tracées sur le papier.



Fleur Bugara, *L'Étang aux Murmures*



Fleur Bugara, *Oasis de Feuilles*



Fleur Bugara, *Jardin aux Feuilles Géantes*

Jamila Abitar, la poésie dans la peau
Une œuvre nourrie de voyages, de rencontres

Poète née à Marrakech en 1969. Après des études juridiques, Jamila Abitar a travaillé dans les services administratifs universitaires et à l'UNESCO. Encouragée par le poète Léopold Congo Mbemba, elle publie son premier recueil de poèmes en 2000, puis trois autres dont le dernier « A Marrakech, derrière la Koutoubia ». Elle est invitée à de nombreuses lectures en France et à l'étranger, dans des médiathèques, des librairies, des salons du livre et des festivals de poésie, notamment Les Voix de la Méditérannée de Lodève et le Festival international de poésie de la Fondation Al-Kalima pour la culture et l'art dont elle est membre consultatif depuis 2013. Festival Tamawayte – Ouarzazate - Palais des Congrès Novembre 2015. Printemps des poètes, Maison de la Poésie de Saint-Quentin en Yvelines Mars 2016.



« Ce soir je n'aurai de mots que pour toi,
ô âme passagère !

Ecoute mon refrain,
demain, peut-être, ne serais-je plus là,
allongée sur les pages de l'oubli.

Murmures, silences,
pour écrire
ces petits titres,
mineurs,
qui comme l'injustice
ont leur pouvoir de passer
dans la masse
sans qu'aucun choc
ne puisse les freiner. »

La poésie de **Jamila Abitar** s'est construite au fil de plusieurs recueils où se croisent l'errance, la mémoire, les paysages marocains et une quête intérieure. Après *L'aube sous les dunes* (Éditions L'Harmattan, 2000) et *L'oracle des fellahs* (Éditions L'Harmattan, 2001), la poète publie *Le bleu infini* (Éditions L'Harmattan, 2009), puis *À Marrakech, derrière la Koutoubia* (Éditions Alfabarre, 2012), titre qui inscrit plus directement sa ville natale au cœur de son univers poétique. Plus récemment, *Chemin d'errance* (Éditions Traversées, 2022) prolonge cette œuvre traversée par le mouvement, la quête et le questionnement de soi.

Son travail figure également dans plusieurs **anthologies poétiques francophones**, témoignant de sa présence dans le paysage de la poésie contemporaine. Elle participe notamment à l'*Anthologie poétique francophone de voix féminines contemporaines* (Éditions Voix d'Encre, 2012), ainsi qu'à l'*Anthologie Festival Voix de la Méditerranée* (2012) et à l'*Anthologie Centre International de création Culturel et Artistique Transdisciplinaire* (Éditions Polyglotte). Ses textes paraissent également dans des revues, parmi lesquelles la *Revue des Arts de l'Oralité – Enjeux sur les deux rives de la Méditerranée*, n° 5 (Bibliothèque nationale du Maroc, 2016), et *Un jour, un poète : L'invisible Angèle Vannier* (2017).

Profondément attachée à sa terre natale, Jamila Abitar puise dans ses origines marocaines une part essentielle de son imaginaire poétique. La mémoire de Marrakech, ses paysages, ses couleurs et sa dimension spirituelle affleurent dans une écriture où le territoire natal devient autant un lieu réel qu'un espace intérieur. La ville et ses symboles nourrissent notamment *À Marrakech, derrière la Koutoubia*, tandis que son parcours et ses rencontres ont progressivement élargi cet ancrage vers une poésie ouverte aux échanges et aux expériences de l'ailleurs.

Sa poésie se caractérise par une écriture sensible, musicale et profondément évocatrice, où les images donnent corps à l'absence, au temps qui passe et à la fragilité de l'existence. Dans l'extrait proposé, « *âme passagère* », « *pages de l'oubli* », « *murmures* » et « *silences* » composent un univers délicat, presque suspendu, où la parole semble lutter contre l'effacement. Mais cette douceur apparente laisse aussi affleurer une dimension plus critique : l'évocation de « *ces petits titres, / mineurs, / qui comme l'injustice / ont leur pouvoir de passer / dans la masse* » transforme le poème en réflexion sur ce qui demeure invisible. Chez Jamila Abitar, l'image poétique devient ainsi un moyen de faire surgir, derrière le murmure, une parole qui interpelle. Une voix sensible. En attendant ses prochaines parutions.

Éric Binet : La Lettre

Paru aux éditions La Bruyère le 18 mai 2026

Philosophe et poète, Éric Binet préside le Collège d'experts « environnement et développement durable » de la Commission d'enrichissement de la langue française. Auteur notamment de *Île elle*, paru en 2025, et de *La Lettre*, publié le 18 mai 2026 aux éditions La Bruyère, il développe une poésie attentive aux liens entre les êtres, à l'amour, à l'absence, à la rencontre et au pouvoir des mots.

Philosophe de formation, Éric Binet entre au ministère de l'Environnement en 1977. Il est successivement chargé de mission pour l'information et l'éducation auprès du directeur de la protection de la nature jusqu'en 1980, puis directeur adjoint du parc national de Port-Cros de 1981 à 1988. De 1989 à 1991, il est délégué régional à l'architecture et à l'environnement en Corse, avant de devenir directeur régional de l'environnement, d'abord en Languedoc-Roussillon de 1992 à 1997, puis dans les Pays de la Loire jusqu'en 2003.
En 2004, il rejoint l'Inspection générale de l'environnement, puis devient membre permanent du Conseil général de l'environnement et du développement durable et haut fonctionnaire chargé de la terminologie au ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de la Mer jusqu'en 2011. Il préside ensuite le Collège d'experts « Environnement et Développement durable » de la Commission d'enrichissement de la langue française.

Le sable des mots s'écoule et les paroles volent et se perdent...
Comment conjurer l'absence et offrir une présence à distance ?
La lettre s'impose

Attendue dans le songe, suspendue à une orientation aimantée
elle est humée pour son parfum, pour sa parole enfouie
ouverte à la nuit dans les déchirures de l'encre

Reçue dans la vierge patience de l'amour

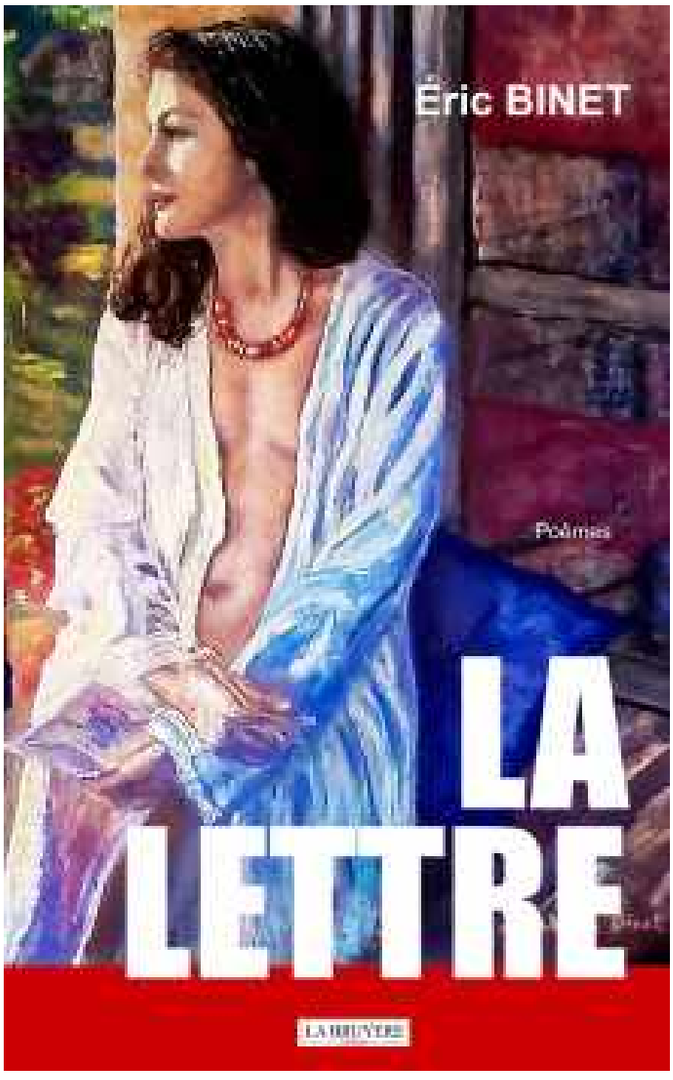
Le visage cherche lentement la page,
devinant les intentions, les ombres, les nuages

Enfin un sourire désemparé, une perspective, une permission !

La lettre et sa trace, alarme et conversation des amants
ancre pour cet espoir où s'étonnent et se nouent
tant attendues, les correspondances !

Toutes celles qu'on n'ose pas ouvrir...
sauf dans ce recueil où chaque enveloppe se déchire
pour la lettre qui se propose à la lecture

Éric Binet, *La Lettre*



EXPOSITIONS

Monet – Peindre le temps
Musée de l'Orangerie,
Du 30 sept. 2026 au 25 janv. 2027



L'année 2026 sera celle du centenaire de la mort du peintre Claude Monet (1840-1926). Pour marquer cet anniversaire, le musée de l'Orangerie organise une exposition centrée sur le rapport de l'œuvre de Monet au temps. Il est considéré dès les années 1870 comme l'artiste impressionniste par excellence, bien qu'il n'ait participé qu'à cinq expositions du groupe. Son œuvre en vient rapidement à se confondre avec la « nouvelle peinture », tant elle en résume les caractéristiques (exécutée le plus souvent en plein air, avec une touche rapide et des harmonies claires révélant l'impression d'un instant) avant de déboucher sur un de ses prolongements les plus singuliers et remarquables…

Leonardo Cremonini, Le regard en miroir
Espace Richaud - Versailles
Du 27 mai 2026 au 4 octobre 2026



Pour célébrer le centenaire de la naissance de Leonardo Cremonini (1925-2010), l'espace Richaud s'associe au musée Lambinet pour organiser la plus grande rétrospective consacrée à l'artiste italien en France depuis 30 ans. Près de 130 œuvres sont réparties sur les deux sites. L'exposition parcourt toute la carrière de l'artiste, de ses premières armes à Paris, avec ses peintures sur la triple thématique du minéral, du végétal et de l'animal, jusqu'aux œuvres plus méditatives de la fin de sa carrière, en passant par les grands formats aux coloris acidulés qui ont fait sa renommée à partir des années 1960.
L'exposition Leonardo Cremonini, Le regard en miroir est référencée dans notre rubrique Beaux-Arts.

Eva Gonzalès – Parcours d'une artiste libre
Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris
Du 15 sept. 2026 au 24 janv. 2027



L'exposition présentée au Petit Palais, puis au musée Van Gogh d'Amsterdam en février 2027, est la première grande monographie consacrée à l'artiste Eva Gonzalès (1847-1883).

Contrairement à d'autres artistes femmes de son temps, comme Mary Cassatt ou Berthe Morisot, Eva Gonzalès n'a jamais eu les honneurs d'une rétrospective. Régulièrement présentée au sein du groupe des femmes impressionnistes, sans pourtant en avoir jamais vraiment fait partie, Eva Gonzalès possède une touche particulière. Cette peintre fut l'unique élève d'Édouard Manet avec lequel elle entretint une relation artistique exceptionnelle. Soutenue par ses proches, elle sut frayer son chemin dans un XIXe siècle peu favorable au succès des femmes sur la scène artistique.

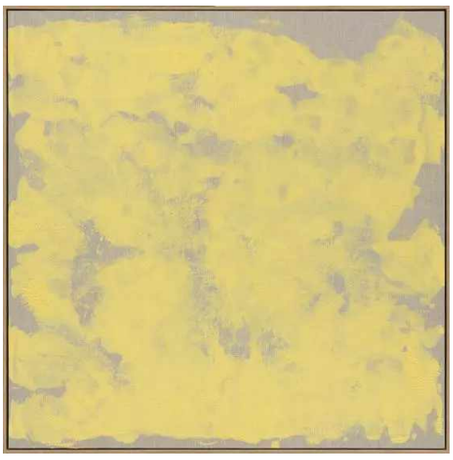
Yu Nishimura – Towards a Sea
Lafayette Anticipations
Du 21 oct. 2026 au 3 janv. 2027



Lafayette Anticipations présente la première exposition monographique institutionnelle en France du peintre japonais Yu Nishimura. Elle réunit un corpus d'une cinquantaine d'œuvres du dessin à la peinture de grand format, réalisées ces dix dernières années, dont certaines spécialement conçues pour l'occasion. L'exposition Leonardo Cremonini, Le regard en miroir est référencée dans notre rubrique Beaux-Arts.

EXPOSITIONS

Ma Kelu
Cité de l'architecture et du
Du 16 oct. 2026 au 3 janv. 2027



Ma Kelu, né à Shanghai en 1954, appartient à une génération d'artistes qui, dès les années 1970, s'inscrit en marge des cadres officiels. Membre fondateur du groupe No Name, il s'installe à New York à la fin des années 1980, où sa compréhension de l'action painting et du color field le conduit vers une abstraction gestuelle, atmosphérique et dépouillée.

Centre Tignous d'art contemporain

Où sont nos thunes ?
Jusqu'au 24 oct. 2026



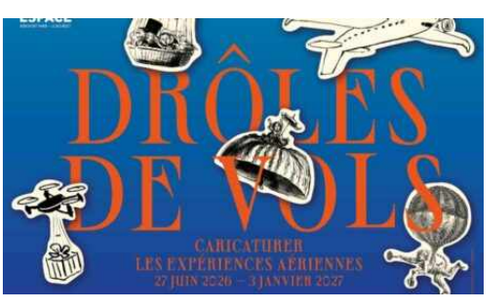
Une proposition des Missives en collaboration avec le Centre Tignous d'Art Contemporain
Avec Hélène Aldeguer · Corine Borgnet · Victor Cord'homme · Collectif Iakeri · Anne Liauzun et Céline Dupuy · Zoé Saudrais. L'exposition « Où sont nos thunes ? » questionne le pouvoir économique des femmes. Si l'égalité salariale est un droit théorique depuis 1972, dans les faits le compte n'y est pas. L'indépendance financière des femmes n'est toujours pas acquise et influence profondément les relations genrées.

Mary Cassatt L'indépendance
Musée d'Orsay
Du 6 oct. 2026 au 31 janv. 2027



Pour marquer le centième anniversaire de la mort de l'artiste, le musée d'Orsay organise une grande exposition consacrée à Mary Cassatt (1844-1926). Il s'agit, en France, d'un événement attendu : les musées nationaux n'ont encore jamais dédié d'exposition majeure à Mary Cassatt, membre actif du groupe impressionniste et l'un de ses piliers. Son centenaire invite à examiner la place centrale de cette artiste de tout premier plan, parvenue, par son talent et sa détermination, à se forger une identité unique dans l'histoire de l'art de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e}, de part et d'autre de l'Atlantique.

Drôles de vols
Musée de l'air et de l'espace
Jusqu'au 3 janv. 2027



Du 27 juin 2026 au 3 janvier 2027, le musée de l'Air et de l'Espace invite ses visiteurs à découvrir l'histoire des ballons et des avions à travers le regard espiègle, humoristique ou parfois satirique, des caricaturistes. Qu'ils soient simples curieux ou amateurs éclairés, rêveurs ou fervents passionnés, les visiteurs de la nouvelle exposition temporaire « Drôles de vols – caricaturer les expériences aériennes » peuvent savourer à loisir la virtuosité et la malice de grands dessinateurs tels que Cham, Daumier, Reiser, Coco, Camille Besse ou Riss.

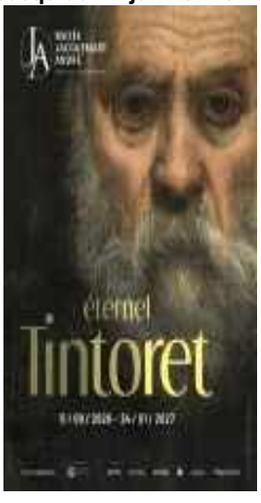
EXPOSITIONS

Eva Gonzalès
Musée du Petit Palais
Jusqu'au 24 janvier 2027



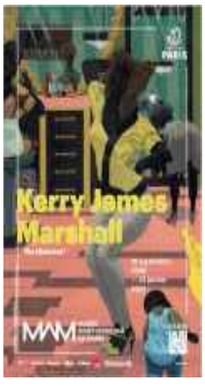
Eva Gonzalès (1847-1883), élève et unique élève d'Édouard Manet, se distingue par une touche singulière et une peinture novatrice, malgré une reconnaissance longtemps limitée. Cette exposition, organisée avec le Van Gogh Museum d'Amsterdam, réunit près de 100 peintures, pastels et gravures et retrace son parcours en mettant en lumière les liens avec sa sœur Jeanne Gonzalès, son mari Henri Guérard et surtout Manet.

Éternel Tintoret
Musée Jacquemart-André
Jusqu'au 24 janvier 2027



Tintoret (1518/19-1594), figure majeure du maniérisme italien, développe à Venise une peinture audacieuse, marquée par des compositions dynamiques, des perspectives vertigineuses, des effets de lumière spectaculaires et une touche vive, la célèbre prestezza. Réunissant une quarantaine de peintures et d'œuvres graphiques issues de collections françaises, italiennes et internationales, l'exposition Éternel Tintoret met en lumière la richesse de son œuvre et l'influence durable qu'il a exercée, notamment sur la peinture française du XIXe siècle.

Kerry James Marshall, The Histories
Musée d'Art Moderne de Paris
Jusqu'au 24 janvier 2027



Kerry James Marshall (né en 1955), artiste américain connu pour ses compositions monumentales donnant une place centrale aux personnes noires, fait l'objet de la première exposition en France qui lui est consacrée. Réunissant 70 œuvres, dont huit peintures inédites, l'exposition retrace son parcours à travers onze ensembles réalisés de 1980 à aujourd'hui, révélant une œuvre nourrie par l'histoire de l'art occidental, la peinture française du XIXe siècle, la culture populaire, l'afrofuturisme, la bande dessinée et la science-fiction.

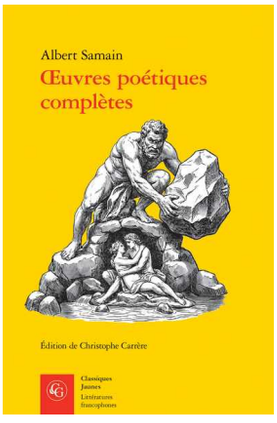
Enki Bilal, exposition inaugurale
Fonds Enki Bilal
Jusqu'au 1 novembre 2026



Enki Bilal, réalisateur, dessinateur et scénariste de bande dessinée né en 1951 à Belgrade, inaugure le Fonds Enki Bilal dans le Marais avec une exposition réunissant plus de 200 œuvres. À travers la bande dessinée, la peinture, la sculpture et le cinéma, l'artiste explore les bouleversements du monde contemporain — géopolitique, idéologies, dérives du capitalisme, fragilité environnementale et hybridation technologique — et imagine des futurs où se mêlent Histoire, anticipation, intime et collectif.

À LIRE ABSOLUMENT

Oeuvres Poétiques Complètes
Albert Samain
Classiq Garnier – 24 juin 2026



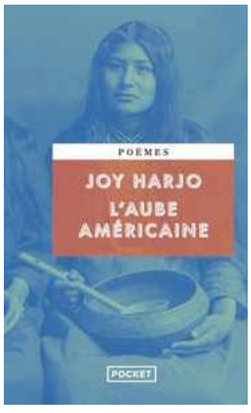
Cette édition critique rassemble pour la première fois les œuvres poétiques d'Albert Samain et permet de découvrir de nombreux inédits du poète néoclassique, cofondateur du Mercure de France. Elle offre des perspectives de lecture renouvelées en confrontant le texte aux variantes et aux œuvres qui l'ont inspiré.

Calligrammes
Guillaume Apollinaire
Flammarion - 1er juillet 2026



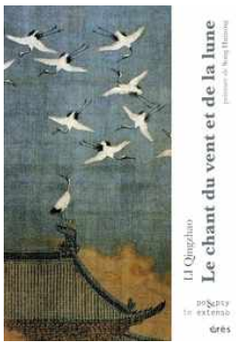
Sept mois avant sa mort, Apollinaire publie des poèmes « de la paix et de la guerre », écrits de 1913 à 1916, sous le titre Calligrammes. Ce néologisme, qu'il forge à partir des mots "calligraphie" et "idéogramme", annonce un mode d'expression original : le poème-dessin, qui allie jeu du langage et jeu des formes. Les mots dessinent ici un cigare, là une montre ou une colombe, et traversent la page sous forme de gouttes de pluie ou de trains partant pour les champs de bataille de la Première Guerre mondiale... Car Apollinaire a en partie composé ses Calligrammes au front, pour ses correspondantes aimées, Lou et Madeleine. S'il a pu se nourrir du spectacle de la guerre, c'était pour mieux la transfigurer.

L'Aube américaine
Joy Harjo
Pocket - 18 juin 2026



Joy Harjo ouvre un dialogue avec la mémoire de ses ancêtres amérindiens, expulsés de leurs terres il y à près de deux siècles.
28 mai 1830. Le président Jackson signe la loi de déportation des peuples amérindiens. Cinq tribus de l'Est, dont les Cherokees et les Creeks, prennent la route de l'exil, qui sera appelée " la Piste des larmes ". Avant le départ certains sont forcés d'assister à l'intrusion dans leurs maisons de colons armés de Bibles et de fusils...

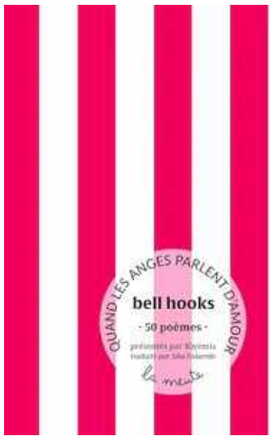
Le chant du vent et de la lune - Oeuvre poétique complète
Li Qingzhao
ERES - 21 mai 2026



Li Qingzhao a publié durant sa vie mouvementée sept volumes de poèmes réguliers (shi) et de proses, et six volumes de poèmes chantés à vers irréguliers (ci), dont il ne reste que très peu de choses : un Traité sur la poésie ci (Ci lun ??), sa postface au Catalogue des inscriptions sur pierre et bronze qu'elle publia en 1136 à Lin'an, une quinzaine de shi et la petite soixantaine de ci qui figurent ici. Ces poèmes ont fait l'objet de nombreuses tentatives de traduction et d'exégèse, le style très particulier de la poétesse, que l'on peut considérer comme porteur de la quintessence de l'art poétique chinois, expliquant l'extraordinaire vénération dont elle est l'objet en Chine mais aussi l'intérêt des amateurs de poésie du monde entier.

À LIRE ABSOLUMENT

Quand les anges parlent d'amour - 50 Poèmes
Bell Hooks
La Meute - 18 juin 2026



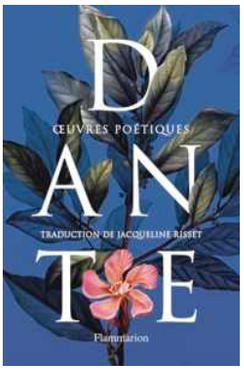
Six années après la parution de son essai phare À propos d'amour, voici que bell hooks (1952-2021), penseuse et militante afroféministe, délaisse la théorie pour une autre forme d'expression. Mais pourquoi cette théoricienne de l'amour, pour aborder le sujet, décide-t-elle de se tourner vers la poésie ? Elle y retourne, plutôt, car la poésie est la passion première de sa vie d'écrivaine, celle qui a rendu l'enfance supportable et l'aura sauvée toute son existence durant...

Bonne nuit, Chipie-la-galette
Jean Pierre Nédélec
La Part Commune - 9 juin 2026



Avec Bonne nuit, Chipie la galette, Jean Pierre Nedelec signe l'un de ses livres les plus émouvants autour de la disparition de l'être aimée. Mais ici, l'absence, la disparition, le manque ne donnent pas naissance à des épanchements et ne laissent pas libre cours à la tristesse. Nourri de cette grande complicité que l'on devine à travers ces poèmes espiègles, d'une fausse et troublante légèreté, le recueil compose, par bribes, par touches, un portrait singulier de l'amour…

Œuvres poétiques - La Divine Comédie - Les Rimes
Dante
Flammarion - 27 mai 2026



La Divine Comédie, écrite entre 1307 et 1321, n'aurait pas pu voir le jour sans les Rimes. On y trouve les thèmes précurseurs de la Comédie : l'amour, la quête de félicité, mais aussi les querelles politiques de l'époque. Béatrice y fait également une apparition. Écrits tout au long de la vie d'adulte de Dante, ces poèmes donnent à voir La Divine Comédie sous un jour inédit, et plus accessible : ils en dévoilent les prémices stylistiques, mais annoncent aussi les préoccupations politiques et sociales qui animèrent toujours Dante, et dont la Comédie propose des transfigurations...

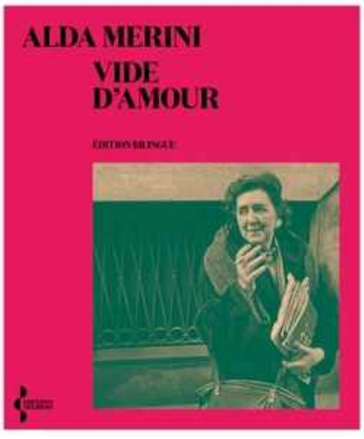
Les Lumières
Ben Lerner
Bourgois - 4 juin 2026



Lucioles, mica, or, lapis-lazuli, étoiles... autant de motifs qui parsèment ce recueil ambitieux et méditatif, ancré dans la vie et l'urgence de notre présent, où la lumière prend des formes multiples. Façonnés pendant plus de quinze ans par Ben Lerner, l'un des auteurs les plus importants de la scène américaine, ces poèmes en vers et en prose mêlent réflexions philosophiques et politiques à une matérialité concrète, que le poète puise dans sa vie quotidienne : la dépression d'un proche, le spectre de la maladie, ses insomnies, mais aussi la naissance de ses deux petites filles - l'une d'elles s'appelle justement Lucía - et la manière dont elles ont changé son regard sur la vie.

À LIRE ABSOLUMENT

Vide d'amour
Edition bilingue
Alda Merini
Seghers – 27 août 2026



Après Confusion des étoiles , Prix de traduction du Pen Club français attribué à Alessandra Domenici et Gabriel Dufay (catégorie " Poésie "), Vide d'amour réunit certains des plus beaux recueils d'Alda Merini, notamment La Terre Sainte , chef-d'œuvre qui évoque, avec une insondable crudité et un lyrisme en clair-obscur, son internement en hôpital psychiatrique.

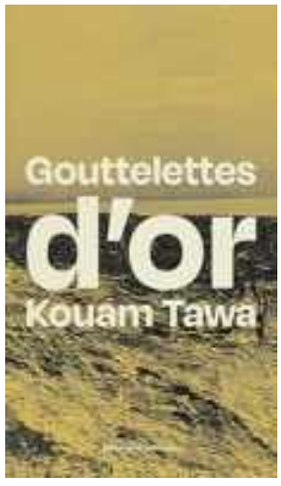
_____

Un jardin au printemps et autres éblouissements
Anna de Noailles
Gallimard - 17 septembre 2026



« omme la feuille naît sur l'arbre L'arbre croît sur mon coeur profond : Je suis l'onde, le sol, le marbre Qui porte l'azur et le mont ! Et j'accepte qu'un jour mon être Au sein de l'ombre soit jeté, Si ma tendresse doit renaître Dans le Printemps illimité..." Trente-cinq poèmes, trente-cinq éblouissements d'Anna de Noailles, « muse des jardins » et poétesse au lyrisme étincelant.

Gouttelettes
Or de Kouam Tawa
Backland - 25 juin 2026



Oui. Gouttelettes d'or est un recueil de poésie consacré à l'eau, à sa dimension spirituelle et symbolique, notamment dans les traditions bamilékées. L'eau y devient un lien entre les générations, les cultures et les mondes, mais aussi une métaphore de la condition humaine, traversée par les cycles de la vie, les ruptures et les réconciliations. Le recueil évoque également les héritages douloureux, les luttes intérieures et collectives, ainsi que la place essentielle des femmes dans la quête de paix et de résilience.

_____

Compagnie de l'animal poème
James Sacré
Fario - 10 juillet 2026



Compagnie de l'animal poème est à la fois un recueil de poèmes, en vers et en prose, et une réflexion sur l'écriture poétique. James Sacré y interroge la naissance du poème, sa forme, sa langue et sa relation au monde, en faisant de l'animal une figure centrale, nourrie par son enfance rurale et sa familiarité avec les bêtes. Le livre devient ainsi une véritable poétique personnelle, où le poème apparaît comme un être vivant, familier et pourtant toujours insaisissable.

En couverture : *La Belle Liseuse*, une œuvre du peintre français Léon François Comerre



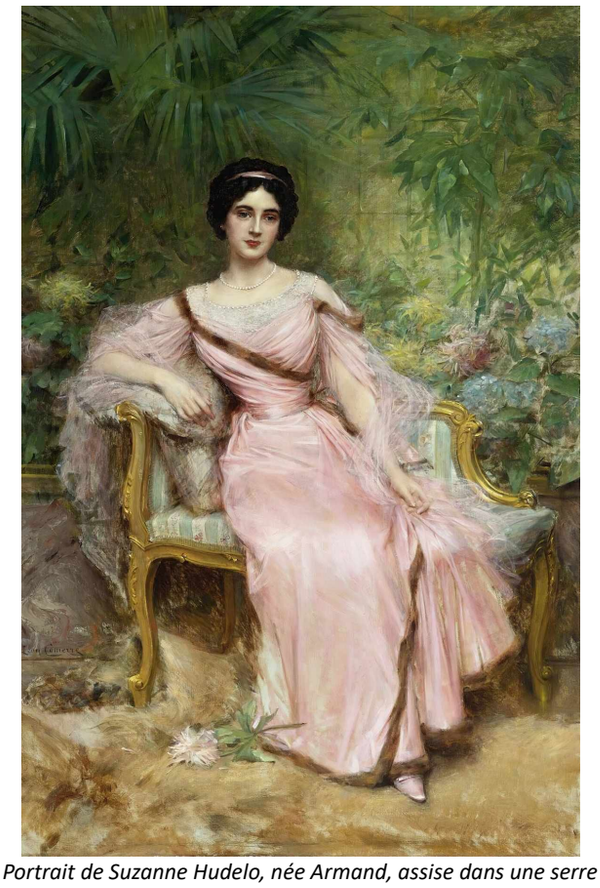
Léon François Comerre, né en 1850 à Trélon, dans le Nord, est un peintre académique français, célèbre pour ses portraits féminins et ses œuvres inspirées de l'Orient. Formé à Lille puis à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier d'Alexandre Cabanel, il expose au Salon dès 1871. Lauréat du Grand Prix de Rome en 1875, il séjourne ensuite à l'Académie de France à Rome jusqu'en 1879. Récompensé en France et à l'étranger, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1903. Il meurt au Vésinet en 1916.



La Charlotte d'Alphonsine



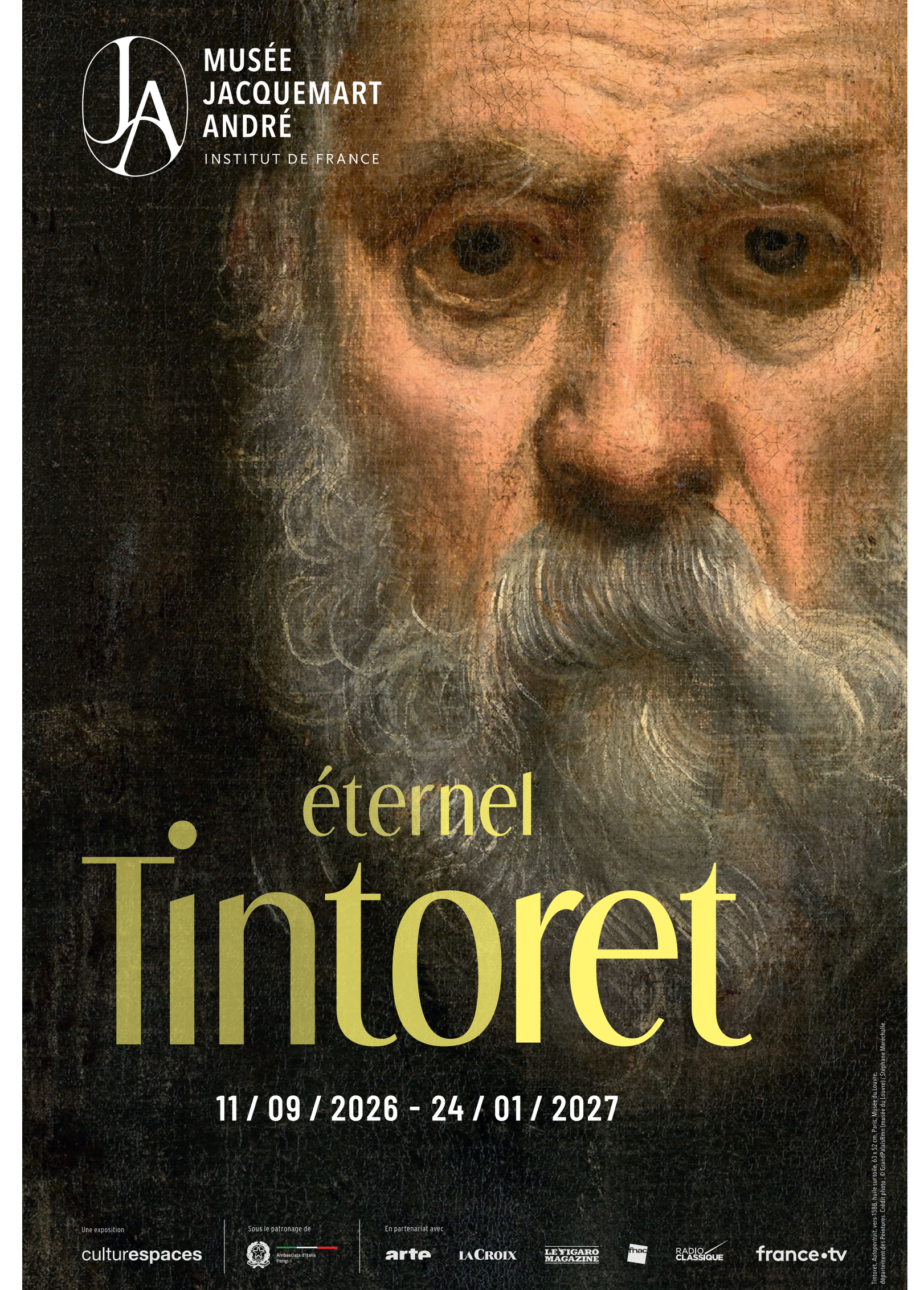
La Vendeuse de Fleurs



Portrait de Suzanne Hudelo, née Armand, assise dans une serre



La Casquette de Poiret



MUSÉE
JACQUEMART
ANDRÉ
INSTITUT DE FRANCE

éternel
Tintoret

11 / 09 / 2026 - 24 / 01 / 2027

Une exposition
culturespaces

Sous le patronage de
Ambasciata d'Italia
Parigi

En partenariat avec
arte · La Croix · Le Figaro Magazine · fnac · Radio Classique · france•tv

Tintoret, *Autoportrait*, vers 1588, huile sur toile, 63 x 52 cm, Paris, Musée du Louvre, département des Peintures. Crédit photo : © GrandPalais-Rmn (musée du Louvre) / Stéphane Maréchalle.

BASSINS DES LUMIÈRES
BORDEAUX

JUSQU'AU 3 JANVIER 2027



CRÉATION INÉDITE

matisse

LA SYMPHONIE DES COULEURS

PRODUCTION CULTURESPACES STUDIO | DIRECTION ARTISTIQUE VIRGINIE MARTIN | MISE EN SCÈNE ET ANIMATION CUTBACK | SUPERVISION MUSICALE ET MIXAGE START-REC